

interstell'art



PIERRE
de LUNE

SCÉNIQUE
JEUNES
PUBLICS
DE BRUXELLES

INVENTER
RÉINVENTER



éditorial

mise en (orbite)

sommaire

inventer réinventer

Le terrain de l'art et celui de la culture se construisent et se transforment au sein d'une société dont ils font entièrement partie. Ils participent à son essence et à ce qu'elle traverse.

Inventer, réinventer, y sont des processus toujours en cours. Chercher, concevoir, engendrer et pour cela être inventifs, parfois faire acte de souplesse et pourtant, ne pas perdre le fil...

S'adapter, s'ajuster? Mais jusqu'où?

Dans le contexte de *l'Art à l'école*, l'artiste qui passe la porte de l'école pour entrer en dialogue avec un groupe d'enfants, d'adolescents, avec des enseignants, une institution, vient avec une pratique et une proposition. Elle ou il arrive à un moment *T* de son propre cheminement. Ils ne rencontrent jamais les mêmes personnes, ni tout à fait les mêmes lieux. Ils inventent en lien avec tous les éléments en présence, tout en préservant leurs regards et une nécessaire liberté d'action. Allant à la rencontre, ils modifient leurs propres champs d'expérience et l'inventent encore à ce moment-là. Ces questions se posent aussi pour celles et ceux qui invitent et accueillent au sein de l'école.

2

Il y a aussi des temps particuliers à traverser, des expériences à faire face à l'inconnu d'un moment ou d'une période. Les longs mois de Covid nous l'ont appris. Face aux aléas et aux fluctuations, aux consignes et aux règles changeantes, qu'a-t-on inventé, réinventé? Qu'est-ce qu'on a osé, mis en place? Que veut-on en garder, ou qu'est-ce que l'on ne souhaite pas pérenniser? Qu'est-ce que cette expérience a mis en lumière? Quels manques, quels besoins? Quelles forces ou fragilités? Quels désirs, quelles urgences? Quelles injonctions à suivre ou à contourner?

Et qu'avons-nous appris de nous-même?

Ça fait beaucoup de questions, non? Et la revue n'a que quelques pages... Allez, ce n'est pas grave, suivez-nous, on va explorer ça très concrètement. On vous entraîne dans des ateliers en écoles spécialisées avec des personnes *extraordinaires*. On revient sur la saison passée avec ses parcs, ses balades, son JT du futur, ses comédiennes et comédiens qui ont posé leurs bagages dans les écoles et les premiers pas du PECA. Et pour les temps à venir, on vous propose quelques nourritures: des livres, un voyage dans le temps, un brin d'humour, des formes, des textures et des couleurs pleines de vie, celles de l'illustratrice Anne Brugni.

Passons cette année ensemble et pour ce qui suit...

*Demain est un autre jour qui nous rapproche du printemps, d'un autre printemps.*¹

Claire Gatineau, rédactrice en chef

¹ Dominique Massaut



Au risque de la danse	3, 6–8	Paroles d'adultes	16–17	JT 2050	26–27
Paroles d'ados	4–5	Pour jeune ado en quête de sens	18	L'acteur et le footballeur	28
Atelier trésor	10–11	Thélonius et Lola	20–21	Sursaut	30
Paroles d'enfants	12–14	Spectacle dehors	22–23	Colophon	31
Un livre pour oser demain	15	Tous en scène	24–25		



au-dehors

j'imagine les vagues qui frappent contre la vitre
j'imagine le jardin, immense, presque une jungle
presque sauvage
j'imagine une forêt avec une rivière
j'imagine une eau claire et des rochers
j'imagine une cascade
j'imagine une vallée
j'imagine le sable
j'imagine

je vois la neige tomber
je regarde la neige tomber
je vois le bleu du ciel
je regarde le noir du ciel
je vois des éclairs et un soleil brillant
une éclipse de soleil
je vois des lumières dont les couleurs changent
comme l'éclairage d'un spectacle
les éclairs sont effrayants
parfois

je sens mon corps glisser sur la neige
je sens mon corps plonger dans la piscine

je sais qu'il y a une tempête
le monde, tout le monde : la tempête
ma tête, un labyrinthe
je suis dans ma chambre
je suis dans une cabane
je suis allongé dans un transat sous un dôme

Texte collectif
issu d'un projet théâtre
Pierre de Lune
mené par Isabelle Bats*
avec une classe
de 6^e comptabilité
au collège Roi Baudouin
à Schaerbeek,
accompagné
par Maryse Dufey
enseignante de religion.

* Isabelle Bats :
Quelques études
des exercices d'écriture
menés sur scène
des performances
quelques ateliers
quelques passions
et obsessions
étincelle du collectif f.(s)
bientôt bientôt,
co-directrice du
Théâtre de la Balsamine
avec Mathias Varenne



paroles d'ados

essai [poétique]

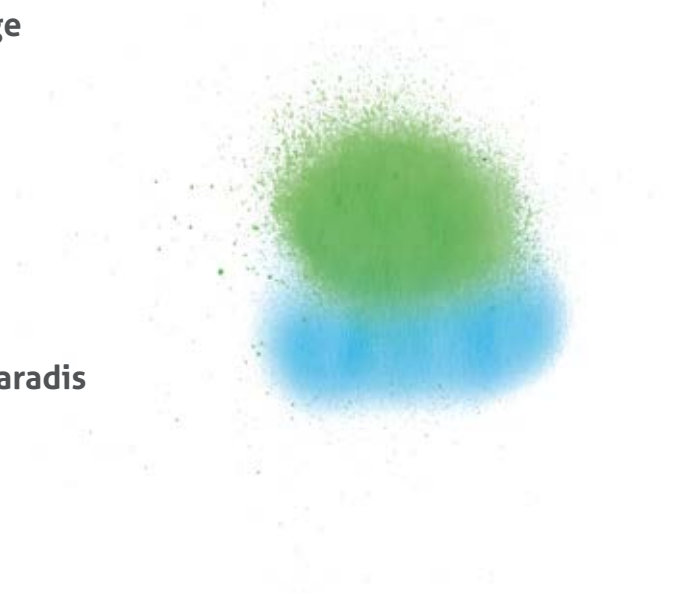
des arbres, la forêt est dense
les rayons de lumière sont découpés par le feuillage
tout au loin, un terrain de football
deux équipes jouent, s'affrontent, peut-être
ailleurs, un bateau

j'entends les oiseaux
moineaux, rouges-gorges, mésanges, oiseaux de paradis
j'entends le bruissement des papillons
j'entends le clapotis de l'eau des tortues de mer
des chevaux galopent
des chevaux sauvages
indomptables, libres

au-dedans
de ma chambre
de mon lit
de ma chaise
avec les amis, ma soeur, mon frerot

d'ici, au chaud
cette tempête sentimentale
qui se déchaîne

nous partageons une pizza, un thé, une partie de baby foot
un goût de couverture rouge
nous partageons un moment
entre deux moments
nous partageons le présent de cette histoire
qui touche encore au passé de cette histoire
qui déjà entre dans le futur de cette histoire
que nous partagerons.



intro...

Tout projet artistique en classe nécessite d'inventer avec les spécificités du groupe, de vivre les moments présents, de créer et construire ensemble un chemin qui aboutira peut être à une courte forme scénique. Dans l'enseignement spécialisé, plus qu'ailleurs, cette réalité s'impose. D'autant qu'ici, les projets se construisent avec le temps. Celui de rencontrer la personne en demande pour mieux appréhender ses envies et le groupe classe (Est-il homogène ou au contraire constitué d'enfants aux âges et pathologies diverses ? De quels syndromes ou troubles sont-ils porteurs ? Quels sont leurs centres d'intérêts, leurs univers ?). Celui aussi de rencontrer l'artiste qui a le souhait de partir à la découverte de ces personnalités et de proposer un point de rencontre où ces élèves, souvent éloignés de la culture, pourront expérimenter une pratique artistique sans être freinés par leur déficience physique ou mentale.

Voici ici trois projets à rencontrer. Pour chacun, le binôme artiste-enseignant aurait pu se reconnaître dans cette phrase prononcée par l'un d'eux : *Jamais on ne s'est dit qu'on ne peut rien faire avec eux.*

Trois projets fédérateurs où toute une équipe s'est à chaque fois mobilisée. Ainsi éducateurs et ergothérapeutes se sont joints aux enseignants, ont accompagné les élèves et participé de manière active aux ateliers. Ces projets ont fait émerger des temps précieux permettant de se révéler soi et de découvrir l'autre, de dévoiler une capacité d'investissement ou de dépassement inattendue, de se (faire) surprendre aussi... que l'on soit élève, artiste, enseignant ou éducateur.

Hélène Hoquet

inventer réinventer

AU RISQUE DE LA DANSE

Ce mercredi 2 juin, après plusieurs jours de pluie et de froidure, il est temps de bousculer les habitudes.

En accord avec Dominique Electeur, leur institutrice, Federica Antonelli prend le risque de quitter le local exigü pour emmener les élèves au jardin.



C'en est fini des murs-frontières, l'espace s'ouvre large sur la pelouse, le soleil éclabousse les visages encore hésitants, un cercle se forme aussitôt. Pas de temps à perdre. De sa voix chantante mais ferme, Federica lance ses premiers exercices d'étirement. A coup sûr, les corps ankylosés nécessitent une remise en mouvement. Mais quand on a douze ou treize ans, plus question d'obéir aveuglément. Federica le sait comme elle sait les retenues propres à cet âge méfiant. Très vite, avec entrain, elle invite ces ados à oser gestes et regards qui resserrent les liens. Se tenant droits, courbés ou assis, ils forment un bloc compact avec leurs accompagnants. Répondant aux consignes, ce grand corps vivant bouge et palpite. L'un touche un pied, l'autre un genou, un troisième de son dos effleure une tête tandis que, jambe ployée, un quatrième de sa main atteint le coude de sa voisine en voiturette.

– Vers le bas ou le haut, maintenez le regard accordé l'un à l'autre !

Concentrés, les élèves se donnent à fond et c'est à peine si quelques sourires s'esquissent parfois quand, par deux, l'un imite les gestes de l'autre dans un effet miroir qui exige de ne pas se tromper de sens. Répondant au nouvel appel, des duos se forment.

– Je danse, tu me regardes.
Je m'arrête, tu me réponds.



Photo © Jean-Marie Dubetz

Le dialogue dansé s'organise. De la musique fuse, les mouvements se fluidifient. Les partenaires changent. Après s'être lancés vient un bref temps de suspens.

Ils s'éloignent, se rapprochent, vite ou lentement, tout est question de rythme.

Du concept à la pratique

Dans cette classe du CETD (Centre d'Enseignement et de Traitement Différenciés) de Woluwé, par son côté artistique, l'atelier de danse initié par Pierre de Lune rejoint l'objectif global de l'école qui vise à améliorer la qualité de vie de ces enfants porteurs d'un handicap moteur avec ou sans troubles associés.

Proposer une expérience de danse revêt donc un caractère d'exception pour ces enfants inscrits dans une filière d'enseignement spécialisé de type 4. Elle leur offre en effet l'occasion rare de se découvrir des potentialités qui vont leur permettre de s'exprimer autrement. Révélant pour chacun leur talent, l'artiste va les valoriser. Ce faisant, elle rejoint une des intentions premières de l'école qui vise à stimuler l'autonomie de chacun. Le bien-être physique et psychique du jeune étant le maître-mot, c'est une équipe transdisciplinaire très motivée qui d'emblée

a fait le pas de choisir la danse à la suite de l'institutrice dont l'objectif premier est clair : permettre à ses élèves de découvrir un autre univers en prenant mieux conscience de leur corps dans l'espace. Par la danse, prendre confiance en soi et oser se dépasser, un défi audacieux !

Comment ainsi offrir à Oumar la possibilité de se mouvoir autrement depuis sa chaise roulante alors que ses difficultés de langage et de corporalité pourraient le mettre hors-jeu ? Pour Federica, la danse étant une manière de pouvoir s'exprimer en explorant la relation au corps, à l'espace et à l'autre, Oumar a pu progressivement mieux ressentir ce que cela pouvait dire à l'intérieur et à l'extérieur de sa propre personne. A la demande des jeunes eux-mêmes, un travail plus sensoriel au sol a ouvert de nouvelles portes. Enfin, l'écoute de musiques émanant de la play-liste d'Oumar a facilité de belles envolées. Comprenant ce qui était demandé, trouvant le moyen de se faire comprendre, Oumar a même pris la tête de supervisions lors des moments consacrés à la composition. Différente est la position de Milosz. Moins limité physiquement, il bouge bien plus que ses condisciples. Cependant, se rapprocher pour toucher l'insupportable. Parviendra-t-il à dépasser ses limites ? Divisés en deux sous-groupes, les adultes et les

enfants mêlés prennent cinq minutes pour partager idées et propositions.

- Et si nous voguions vers Venise ?
- Quel mouvement pour passer sous le pont des soupirs ?

On parle tableau, entrée et sortie. L'autre groupe imagine un voyage vers l'Équateur. Wendy est ravie de retrouver son Afrique.

- Il faut nous coordonner pour payer !
- A l'arrivée, des éléphants. Vous les voyez se balancer ?

Après essais, chaque groupe présente ses enchaînements. Les autres doivent deviner où on les a emmenés. En confiance, Milosz ose tendre la main. Dans son équipe, le rapprochement s'intensifie. Un air de bossa-nova s'insinue, la séquence est retravaillée, les mouvements s'affinent. Un début de chorégraphie émerge. Comme les autres, Ouma contribue à la proposition évolutive de son équipe. Une sonnerie vient quelque peu modifier la séquence en devenir. C'est la récréation. Venus d'on ne sait où, moineaux virevoltants, des petits surgissent et sans hésiter se mêlent aux mouvements en cours. Il ne vient à l'idée de personne de les en empêcher et la danse devient collective.



Le plaisir se fait contagieux et seul le besoin de profiter d'un nécessaire temps de pause met fin à ce qui s'est transformé en joyeuse improvisation.

Travail d'équipe, gage de réussite ?

Les restrictions liées à la pandémie ont constitué un défi supplémentaire. Interdiction de visite, port du masque obligatoire, contacts physiques proscrits, présentation aux parents refusée. Face aux interdits du début, l'équipe va se réinventer en proposant des alternatives motivantes. Est-ce parce que les limites des élèves les amènent à s'adapter en permanence que, malgré quelques a priori et la fatigue, ils vont s'impliquer avec ténacité ? A leurs côtés, les partenaires de l'institutrice (ergo, kiné, éducatrice) font preuve d'un même engagement.

Danser avec les jeunes lors de chaque atelier, c'est risqué mais c'est aussi l'occasion de les écouter en se mettant à leur place. Mobiliser en douceur pour éviter la douleur procure plaisir car la peur s'estompe, la confiance croît, les liens se renforcent. Les échanges fréquents entre l'artiste et l'équipe pédagogique favorisent une forme de co-construction. Les briefings en commun sont prolongés par les notes que Federica transmet par courriel. Lus en classe, ces messages donnent lieu à corrections (Italienne, Federica commet quelques erreurs de français) et discussions. Le corps vécu dans l'espace amène à mieux comprendre les mots, Dominique en est convaincue. Elle encourage ses élèves à exprimer émotions et ressentis. Les passerelles avec d'autres disciplines comme la géométrie avec ses lignes droites, courbes ou perpendiculaires sont constantes.

Le travail collaboratif a permis à l'équipe de se remettre en relation. En retrouvant l'importance du corps, elle a offert la possibilité à chaque élève de participer en s'appropriant leurs propositions. Que ce soit à titre individuel ou collectif, quand l'interdit des contacts physiques a été levé, pour oser se regarder, se toucher et se mouvoir, l'évolution a été constante.

Jean-Marie Dubetz

Federica Antonelli est danseuse et éducatrice somatique ainsi que praticienne et formatrice du Body-Mind-Centering®. Partenaire de *Pierre de Lune* pour le projet de danse à l'école depuis 2010, elle est également co-fondatrice de l'Asbl *Emòvere* – expériences en mouvement.

www.emovere-asbl.org

Rencontre avec Federica Antonelli

J-M Dubetz / Qu'est-ce qui te motive au travail avec un public fragilisé ?

Federica / Mon père porteur d'un handicap m'a sans doute mise en confiance. Travailler avec des enfants fragilisés m'a toujours intéressée. Il me faut à chaque fois trouver de nouveaux moyens de leur offrir la possibilité de s'exprimer autrement. Là où il y a des difficultés, je trouve une opportunité de me renouveler et j'apprécie cette forme d'apprentissage pour moi-même. Un accident ayant interrompu mon parcours de danse classique, de la volonté et une bourse d'étude m'ont permis de me remettre debout et de découvrir le *Body Mind Centering*, une autre forme de danse plus liée au mouvement et à l'expression corporelle. Cette méthode fondée par Bonnie Bainbridge Cohen se base sur une étude de l'anatomie très poussée qui tient compte de la communication entre tous les systèmes du corps.

Qu'apportent au projet les outils de cette méthode ?

Associant une approche scientifique et créative, ils me permettent d'utiliser tout le potentiel disponible en me focalisant sur les possibilités dont chaque enfant dispose. Comment arriver par un chemin plutôt que par un autre ? Pour ouvrir de nouvelles possibilités, je stimule la respiration, le toucher et la visualisation mais également l'imaginaire. Assis, couchés, les yeux parfois fermés, on se focalise aussi sur l'ouïe même si le regard est primordial puisque l'on doit travailler masqués. Je propose d'observer et d'explorer. Sans rien imposer, expérimenter réserve des surprises. S'adapter offre aussi l'occasion de mieux découvrir qui on est.

Comment as-tu procédé pour faire accepter l'idée de la danse ?

A l'écoute de mon accent italien et de mes fautes de français, les élèves ont été rassurés. Comme eux, j'étais porteuse d'une forme d'handicap ! Expliquer que la danse, loin d'apprendre

des pas, c'était développer une autre façon de s'exprimer avec le corps en développant un langage nouveau, cela a provoqué leur curiosité. Une première porte s'est ouverte. L'apport des musiques, les miennes et les leurs, et des vidéos regardées a élargi le spectre : pratiquer différents styles de danse en chaise roulante, c'était possible ! Bien sûr, au début, il y avait une forme de gêne car ils n'avaient pas envie d'être regardés par d'autres. L'engagement que nous n'allions pas créer un spectacle et que je serais à l'écoute de leurs envies et besoins les a convaincus. L'expression par des jeux a été rassurante. L'annonce qu'ils pourraient poser des questions sur les gestes, la danse, l'art et la vie a fini par les motiver.

Modifier une structure au gré des demandes, un jeu d'équilibre ?

Le dialogue a été le maître-mot de nos ateliers. Après chaque séance, s'il y avait encore des choses à dire, on s'appelait ou on s'écrivait par courriel. Mais j'avais bien sûr toujours une structure au départ tout en conservant la liberté de changer. Construire ensemble sur base de séquences appréciées par les ados permet à des compositions instantanées de voir le jour. Ne pas trop fixer laisse place au très vivant ! Lors d'un travail en deux groupes, l'un d'eux peut devenir spectateur et donner des consignes à l'autre. Les membres de l'équipe ont fait preuve d'engagement en acceptant de changer de rôle selon mes indications (observateur, accompagnateur ou danseur). Cela me fut précieux. Faciliter ainsi le changement a pu se faire en parlant beaucoup avec l'institutrice.

Ma gentillesse ne m'a pas empêchée de pousser les participants vers leurs limites, parfois à ma propre surprise ! Cependant mes propositions n'étaient jamais figées car la réciprocité était de mise. En fonction d'une réponse obtenue je pouvais poser une autre question. Cette manière de rebondir a enrichi la démarche et je m'y suis trouvée à l'aise.



ATELIER TRÉSORS

Cédric

Safae

Assan Daddy

Adam

Marcin

Harrisson

Dikra

Darius

Emma

Ibrahim

Cela fait longtemps que je ne donne plus d'ateliers théâtre, m'étant convaincue que la transmission n'était pas mon truc et que les ateliers avec les enfants me demandaient énormément d'énergie pour assez peu de plaisir... Mais le confinement a repositionné mes envies artistiques. Au centre: le lien, la rencontre, l'humain et la joie. Transmettre du chaud et du vivant. J'ai envie d'œuvrer dans des cadres plus intimes, plus proches de ceux et celles à qui je m'adresse... Et eux, ils ressemblent tellement à Amine...

Amine, c'est le personnage principal des *Grands Trésors* ne se rangent pas dans des tiroirs, le spectacle de marionnettes que nous venons de créer avec Berdache Production. L'histoire d'un petit garçon hypersensible, avec ses joies et ses difficultés d'être tel qu'il est face au monde: différent.

Début octobre, Françoise et moi suivons les deux jours de formation/rencontre avec Veronika Mabardi; moment proposé par *Pierre de Lune* en amont de notre atelier qui débutera en janvier. Très belle expérience que de se rencontrer l'une et l'autre par le biais de l'écriture, dans des exercices divers et variés (qui n'ont rien à voir avec ce que nous ferons ensemble) et de découvrir nos univers sans avoir à les expliquer. À l'occasion de cet atelier, nous balisons, très largement, notre projet.

Trésors ce sera la ligne conductrice de notre atelier. Nous parlons du trajet parfois compliqué pour les reconnaître ces trésors qui sommeillent en nous, les mettre en valeur et se faire confiance, ... Françoise adorerait qu'on aborde la marionnette. Je propose de leur présenter Amine et nous verrons à quoi donne lieu cette rencontre. Une chose est sûre (et c'est bien là l'enseignement que j'emporte avec moi de cette période de confinement), chaque atelier sera un prétexte à se découvrir au temps présent, à prendre soin nous, de ce qui nous relie. Pas de spectacle à la clef, pas d'objectif final autre que celui de se découvrir tous et toutes brillant.e.s comme des trésors, humain.e.s en interactions dans un lien chaleureux, joyeux et ludique qui rend heureux d'être en vie.

Pour le reste, nous faisons confiance aux enfants et à notre bagage. C'est eux qui mèneront la barque, ils seront les capitaines de notre navire de pirates dans cette chasse aux trésors!

Décembre: notre première sortie théâtre est annulée, une de plus... Qu'à cela ne tienne! nous commencerons donc l'atelier en janvier sans introduction.

Nous sommes dans leur classe, bancs poussés et chaises en cercle. Françoise est accompagnée de Séverine, leur ergothérapeute qui accompagnera chaque atelier.

C'est tout confort, elles participent à l'atelier, les enfants sont en sécurité, si l'un.e est en décalage, elles sont attentives, interviennent et je peux continuer avec le reste du groupe. Je me présente, leur explique que nous allons nous voir régulièrement et nous amuser ensemble, autant que possible, par le biais du théâtre. Je leur parle d'Amine qu'ils veulent bien rencontrer. Amine entre dans le cercle ... coup de foudre réciproque!

Il est immédiatement adopté. Qu'est-ce que tu aimes? Où sont tes parents? Qui sont tes ami.e.s? Me voilà à devoir broder la vie d'Amine bien au-delà de l'histoire du spectacle pour lequel il a été construit! Après un long échange, Amine leur propose de laisser place à l'atelier théâtre et regagne son sac de marionnette. Ils plongent avec enthousiasme dans ce nouveau prétexte à mettre nos imaginaires en branle, à sentir nos corps en mouvement, à rire ensemble, à nous sentir beaux et belles, riches de qui nous sommes. Chaque semaine, ce sera le même rituel: un bonjour en cercle, une papote avec Amine et quelques exercices de théâtre. Et chaque semaine c'est un pur moment de bonheur!

Amine est devenu un ami, un camarade qui leur rend visite régulièrement, un confident. Un rendez-vous précieux qu'ils attendent et préparent. Les enfants lui apportent des dessins, ils ont préparé une exposition pour lui, ils lui racontent les événements de la semaine.

Ils sont élèves à l'Institut Alexandre Herlin de Berchem Saint Agathe, ils ont entre 11 et 13 ans et ont un niveau d'apprentissage équivalent à la maternelle.

Nous sommes en septembre 2020, Françoise, leur institutrice, a préparé pour notre rendez-vous une feuille A4 qu'elle me tend avec leurs photos. En dessous de chaque grand sourire: un prénom. Elle me parle de chaque élève, me trace leurs traits de caractère et leur particularité. Elle entame le quatrième portrait quand je l'interromps:

«Ok, je suis déjà complètement amoureuse d'eux, on va le faire!»



Photo © Institut Alexandre Herlin

Amine, dans son hypersensibilité, est parfois brusqué si un rire est trop fort ou qu'un geste est trop vif, il panique s'il a l'impression qu'on se moque de lui, il est souvent dépassé par ses émotions ... Autant de micro-situations qui permettent d'effleurer leurs réalités, nos différences et d'en parler ensemble...

C'est aussi l'occasion pour Cédric d'enfiler la marionnette à doigt de Simba, le roi Lion. Je vois alors ce jeune garçon, à la carrure plus qu'imposante, parler à Amine avec une voix fluette en se glissant dans la peau d'un personnage plus petit qu'un index. La fiction rend un autre lien possible entre Cédric et le monde qui l'entoure ! Magique ! Lors de la dernière séance, il demandera pour manipuler Amine et le fera avec une douceur et une délicatesse incroyable. Suite à sa démonstration, chacun.e en fera autant, une belle façon de dire au revoir à Amine.

L'an prochain, nous renouvelons l'atelier. Sur 10 élèves, 8 seront passés en secondaire en septembre 2021... La classe de Françoise va changer de visages... Darius, Assan Dady et Amine embarqueront dans ce nouveau groupe pour une nouvelle chasse aux Trésors. On s'en réjouit !



Photo © Institut Alexandre Herlin

Julie Antoine est comédienne, formée au conservatoire de Liège. Créatrice de la cie *Berdache Production*, elle navigue entre créations jeune public, écriture et slam. Quel que soit son medium, elle aime questionner les normes et tous les trésors de déviances qu'elle provoque !

www.berdacheproduction.com

inventer réinventer



Photo © Pierre de Lune

Le Sens des sons est un projet de musique et danse expérimentales encadré par Maxime Lacôme et Arthur Lacomme, deux artistes de l'asbl AXOSO¹.

¹ www.axoso.club

Réalisé en partenariat avec une classe du Centre d'Enseignement et de Traitements Différenciés de Woluwe-Saint-Lambert, ce projet Pierre de Lune a permis aux élèves de réaliser à l'école des explorations sonores via la lutherie électronique *sauvage*. Le 4 mai 2021, la classe était accueillie au Théâtre des Brigittines pour expérimenter ses explorations sur un espace scénique et écrire le déroulé de sa future performance publique qui associe mouvement corporel par la déambulation et modules sonores adaptés à chaque élève y compris aux élèves en voiturette. Le Sens des sons a été réalisé avec une classe d'apprentissages scolaires dont les élèves âgés entre 11 et 13 ans se préparent au CEB.

Ce projet artistique a été encadré par Cédric Graff-Anne, éducateur, avec le soutien des enseignants d'arts plastiques, de morale et la titulaire de classe.

Ici la discussion se fait à l'école, en présence des élèves, de leur professeure de morale, Danièle Brahm, d'Hélène Hocquet et de Claire Gatineau.

paroles d'enfants

débat [philosophique]

Hélène / Qu'est-ce que ça vous a fait d'aller aux Brigittines ?

Abigaël / C'était trop bien.

Iago / C'était trop bien.

H / Pourquoi ?

Ab / C'était trop bien.

Alexandre / On n'y est pas allés à cause du Covid.

H / Comment vous vous sentez dans ce projet avec Maxime et Arthur ? Qu'est-ce que ça vous apporte à chacun ?

Ab / Ça détend. On fait des sons qui sont un peu bruyants, mais c'est normal.

Al / Ça fait mal aux oreilles mais c'est bien. C'est original.

H / Pourquoi c'est original ?

Ia / C'est une manière de faire des sons sans de vrais instruments, je veux dire, des instruments qu'on connaît déjà, comme la guitare ou la trompette par exemple.

H / Ça vous amuse de jouer avec des instruments un peu originaux ?

Ab / Ce ne sont pas des instruments, mais c'est OK.

Ia / Si, ce sont des instruments.

Ryan / Moi je préfère les vrais instruments que ceux qu'on utilise à *Pierre de Lune*.

H / Au mois de juin, si tout va bien, on se retrouvera au Botanique pour vivre la fin du projet. L'an passé, on n'a pas pu le faire, parce que tout s'est arrêté avec le COVID. Il va aussi peut-être y avoir une autre classe. Comment vous voyez cette rencontre ?

Ab / Moi, ça ne me fait pas peur mais je me dis que peut-être, les autres, ils flippent.

Shanon / Moi je n'ai pas peur ou quoi que ce soit. Je pense que ça va être marrant de voir leurs réactions quand ils vont nous voir.

H / Quand ils vont vous voir ou quand ils vont entendre votre musique ?

Sh / Les deux.

H / Pourquoi ?

Ab / Souvent on nous pose des questions : Pourquoi vous avez ça, et ceci, pour quoi cela ?

Ia / Ils ne vont pas forcément nous poser de questions.

Al / Si ça se trouve, ils ne vont même pas avoir envie de parler.

Sh / Si ça se trouve, ils vont regarder ailleurs.

H / Ça vous arrive que des enfants d'autres écoles vous posent des questions comme ça ?

Sh / Pas d'autres écoles, mais genre...

H / Dans la rue ?

Ia / C'est marrant de voir les réactions, surtout des petits.

Sh / Ils posent des questions. L'autre fois, j'étais aux scouts. On faisait des jeux et il y a un petit garçon en me montrant qui a fait : C'est un camion ! C'est un camion ! Le papa était tout gêné ! Le petit garçon m'a demandé : On va faire un tour ? Et j'ai répondu : D'accord. J'ai été tout droit avec lui, je suis revenu et il était tout content.

Rires

Ro / Moi, par exemple là, je porte des pantalons, on ne voit pas mes attelles mais parfois, quand je suis en jupe, il y a des gens qui me demandent : C'est quoi ça ? Alors je leur explique, mais c'est un peu chelou quoi...

R / Qu'est-ce qu'on a de moins qu'eux ?

Sh / C'est parce qu'on est plus forts.

Al / C'est parce qu'on est extraordinaires.

R / On brille trop pour eux.

H / C'est vrai que quand vous êtes sur scène vous brillez ! Je me souviens l'an passé, j'étais à Charleroi danse quand vous êtes venus voir un spectacle et il y a quelqu'un d'une autre école qui est passé à côté de vous en disant : Ah, ils sont handicapés. Il y avait quelqu'un de votre classe, Bilal, qui a réagi : On ne dit pas ça ! Ça ne se fait pas ! Il était très énervé.

Ia / C'est vrai qu'on est handicapés. On peut le dire.

Sh / Oui, mais si tu le dis violemment...

H / Souvent au Botanique on présente les classes. Qu'est-ce que vous aimeriez qu'on dise aux autres pour vous présenter ?

Ab / Qu'on est sympa, qu'on rigole bien !

Sh / Moi je dis juste mon prénom et c'est très bien.

Al / Je ne les regarde même pas tant qu'ils ne nous calculent pas.

H / Est-ce que ça vous fait peur ou est-ce que ça vous fait envie ?

Sh / Moi j'ai un peu peur. Je ne sais pas... c'est gênant ! Tu vas faire des trucs devant des gens que tu ne connais même pas. Et d'office, il y en a qui vont te critiquer.

Ia / Mais il y en a qui vont aimer peut-être.

Al / Je ne crois pas. Je pense qu'ils ne vont plus avoir d'oreilles à cause du son.

Ia / Arrête d'être négatif !

H / Est-ce que vous vous souvenez des questions que Maxime vous a posées au moment de faire des enregistrements ?

Sh / Il a demandé ce que c'était la normalité.

H / Est-ce que vous vous souvenez de vos réponses ?

Sh / Moi j'ai dit que pour moi, il n'y en avait pas.

H / Il n'y a pas de normalité ?

Al / Eux, ils sont des *ordinaires* et nous on est des *extraordinaires*.

Ro / Moi je trouve que les autres peuvent aussi être extraordinaires.

Sh / Il y a quelques différences mais ils sont quasi tous pareils.

Ab / Pareils dans quel sens ? Pour moi, personne n'est pareil. Je ne comprends pas ton truc.

Al / Ils se ressemblent tous.

H / Ils se ressemblent tous par rapport à quoi ?

Ab / Ils marchent.

Al / Ils marchent, ils courent, ils crient.

Sh / Ils ont tous la même attitude. Ils nous regardent comme si on était des gros *Aliens*. J'ai l'impression que quand ils voient quelqu'un d'handicapé, ils se disent tout de suite qu'il est bête, qu'il ne comprend rien. Ils n'ont pas besoin de nous parler comme si on était des bébés. C'est chelou, parce qu'on dirait qu'ils se moquent de nous.

Ab / J'ai une anecdote : j'étais aux scouts, on était à Bruxelles, près de la galerie de la Reine. On devait aller poser des questions à des gens qu'on ne connaissait pas, comme par exemple, comment dire papillon en trois langues ? Il y a un jeune de 18, 19 ans, on lui pose la question et il dit : Moi je ne parle pas aux animaux. J'étais là : Ok... Cool... Calmez-vous... et là, on s'est cassés.

Sh / J'ai l'impression qu'il y a 2 catégories de gens : ceux qui ont trop pitié de toi et tu as envie de dire : Tu sais, je ne suis pas triste, hein... Et puis tu as ceux qui vont s'énervier sur toi, qui vont dire des trucs méchants alors que toi tu n'as rien demandé du tout.

Ia / Il y a aussi une 3^e catégorie : ceux qui te traitent comme tout le monde, normal. Hier j'en ai vu un. J'essayais d'ouvrir la porte de mon appartement et il m'a demandé s'il pouvait m'aider et je lui ai dit : Oui, c'est d'accord. Il a ouvert la porte et voilà.

Ro / Une fois, c'était un été, je ne me rappelle pas vraiment comment j'étais habillée, on pouvait voir mes attelles. Un gars est venu, il a mis sa main sur mon front et il a dit : *Que dieu te bénisse !*

Fou rire général

Claire / Et par rapport à ce regard, il y a des lieux où vous êtes plus tranquilles que d'autres ?

Ab / Ici, parce qu'on a tous des handicaps.

Sh / Moi je dis que si tu travailles ici, ou que tu études ici, tu n'es pas à 100% normal.

Danielle / Donc moi je ne suis pas à 100 % normale ?

Sh / Mais ce n'est pas une mauvaise chose !

Fou rire général

Da / Est-ce que la solution ce serait de rester ici ? Est-ce que vous voyez d'autres solutions ?

Ro / Moi par exemple, le jeudi après-midi, j'aime bien aller à mon cours d'art plastique. Au début les autres me regardaient bizarrement mais maintenant ils ont appris à me connaître et je me sens bien. À un moment j'ai crié sur la prof. Comme j'ai des problèmes d'équilibre, elle me donnait à chaque fois une chaise et me disait : Viens t'asseoir. Elle allait chercher les trucs pour moi et je lui ai dit : Non, je peux y aller ! Faut arrêter ! Je peux me débrouiller !

H / Qu'est-ce que ça fait de pouvoir partager vos histoires avec nous, d'être entendus aujourd'hui, notamment avec la présence de Claire qui va écrire un article.

Ab / La fille, elle va être traumatisée !

Al / Elle va galérer pour écrire son article !

H / Alors on peut peut-être l'aider. Ça serait quoi la chose la plus importante à dire ? Le message que tu aurais envie de faire passer ?

la / Dire juste : Bonjour !

Al / Arrêtez de mal regarder les handicapés.

Ab / Parce qu'on peut aussi avoir un mauvais regard.

Sh / Moi je dirais deux trucs, mais ils se contredisent un peu : Si tu vois quelqu'un que tu penses *différent* dans la rue, il ne faut pas le critiquer. Laisse-le vivre parce qu'il vit bien sa vie. Si tu as un problème et que tu as une question, tu viens le voir au lieu de le regarder du genre : Qui t'es toi ? Tu vois ce que je veux dire ?

Al / Venez, comme ça vous pourrez devenir mes amis.

Ab / Abonnez-vous à ma chaîne Youtube !

Fou rire général



Photo © Pierre de Lune

« Arrêtez de mal regarder les handicapés. »

UN LIVRE POUR OSER DEMAIN

Notre temps est placé sous le signe du risque. En notre époque tourmentée, cette citation d'Anne Dufourmantelle pourrait sembler banale.

Campagnes nationales en faveur d'une double vaccination, publicités pour des assurances de toutes sortes, normes légales visant la protection des données, nous assistons à une surenchère de conseils bien intentionnés visant tous l'optimisation de notre protection. Face à cette situation anxiogène, prendre le temps de lire l'essai sobrement intitulé *Eloge du risque* apporte une salubre bouffée d'oxygène. En effet, n'avions-nous pas oublié que l'expression '*Risquer sa vie*' est l'une des plus belles de notre langue comme l'écrit si justement la philosophe ? Et si au lieu d'envisager le risque à partir de la mort, nous le pensions à partir de la vie ? Inverser de point de vue permet alors de découvrir que *risquer sa vie, c'est d'abord, peut-être, ne pas mourir*.

Au lieu du danger, voir la délivrance ?

D'emblée, l'auteure nous invite à envisager de *déplacer l'existence sur cette ligne de front qu'on appelle désir*. Décider de prendre des risques dans cette optique, c'est tourner le dos à la névrose et les envisager comme un combat qui ouvre large un champ de liberté. Oser la lecture de cet essai c'est comme plonger dans un torrent qui ravive les sens et donne l'envie de braver bien des tourments. Articulé en cinquante courts chapitres (*Amitié de nos peurs. Révolutions. Désir, corps, écriture. Au risque de la beauté etc.*), ce livre capital permet à l'auteure de défendre une forme d'éthique. Si aimer peut délivrer de la dépendance, ce temps du risque devient résistance.

Revisiter le passé pour habiter demain

Si très tôt l'auteure se penche sur les destins tragiques de personnages mythologiques comme Cassandre ou Antigone, ceux d'Orphée et Eurydice lui donnent l'occasion de rappeler cet instant où Orphée appelle son aimée malgré l'interdit. Cela lui permet d'affirmer que *cet*

appel, et le retournement fatal d'Orphée qui lui répond, est l'essence, je crois, du lien humain.

De notre origine fœtale à notre dernier souffle, l'invocation fonde en effet notre lien à l'autre et fait de nous *des êtres capables de cet événement sidérant : aimer*. Eurydice a la folie de croire contre tout dogme en chuchotant *retourne-toi* à son aimé. Sa voix sonne alors comme une révolte en quête d'inespéré. Par amour, Eurydice a été cherchée jusqu'à l'entrée du royaume des morts. S'inspirant de Spinoza, Anne Dufourmantelle nous conseille cependant *la patience d'être, cet art subtil où s'enchevêtrent l'émotion et la pensée, cuisine de toute création*.

N'obéir qu'à soi, simple question d'audace ?

Afin de garantir la sécurité, la surveillance publique s'intensifie. Notre servitude est devenue volontaire. Ne sommes-nous cependant pas libres de ne pas souscrire à ces normes ? Si notre langue, lieu de mémoire et de transmission, est notre premier endroit d'obéissance, elle nous offre aussi la possibilité de désobéir. Obéir à soi permet en effet de dire non. Désobéir nous fait courir de grands risques mais c'est le prix nécessaire à entrevoir pour que l'homme conserve son *for intérieur, ce lieu imprenable, universel, de sa liberté*.

Dire ce qui vient

A parcourir ces thématiques aussi différentes que la passion, l'art du suspense, la croyance, les tourments, le scandale ou l'éblouissement, le lecteur se trouve armé pour aborder les temps du changement. Comme pour toute prophétie intime, s'il a la capacité d'attester de ce qui vient, il aura la possibilité de s'ouvrir à l'inédit, au temps différent. Prophétiser, c'est dire ce qui vient et comme nous l'affirme Anne Dufourmantelle, cela permet de tracer des chemins nouveaux. *La prophétie intime est perceptible à la voix intérieure au poète, au délirant, à la main du peintre qui trace, un peu avant qu'il la voie, une ligne de partage visible/invisible*. L'écriture, comme toute création, permet aussi d'aborder des formes nouvelles. Fruit d'un combat, elle procure de grandes forces. Quand elle affronte l'angoisse, c'est pour guetter de l'inédit sans jamais s'éloigner de la mort et

de la joie. Avec sagesse, l'auteure conclut ainsi : *En réalité, cette manière qu'a l'écriture de frayer un passage est un art de renoncer à souffrir. Car renoncer à souffrir, cela demande beaucoup de courage*.

Une femme engagée

Le courage, Anne Dufourmantelle le pratiquait sans réserve. Philosophe et psychanalyste, romancière, enseignante et chercheuse, elle a fait preuve d'une humanité exceptionnelle durant sa courte existence. A l'été 2017, c'est en portant secours à un enfant en perdition en mer qu'elle s'est noyée. Elle n'avait que 53 ans. Depuis sa thèse de doctorat sur *La vocation prophétique de la philosophie*, elle n'a eu de cesse de publier le fruit de ses réflexions et plus d'une dizaine d'ouvrages sont à signaler à son actif (*Puissance de la douceur. La sauvagerie maternelle. Défense du secret. Intelligence du rêve etc.*). Dans son *Eloge du risque*, tout en faisant preuve d'une érudition remarquable (références à plus d'une cinquantaine de philosophes, psychanalystes et artistes), elle témoigne d'une rare qualité d'écriture poétique. Cependant elle n'hésite pas à nous emmener sur des chemins escarpés. La suivre vers ces sommets exige alors concentration et peut s'avérer ardu. Néanmoins, ayant le souci de rendre concrète sa pensée, nombre de ses assertions sont explicitées par des extraits de séances psychanalytiques. Ces témoignages concrets s'avèrent précieux et rendent alors sa lecture particulièrement attractive.

Jean-Marie Dubetz



Éloge du risque
Anne Dufourmantelle
Rivages poches
Petite Bibliothèque
Octobre 2014

paroles d'adultes

essai de [définition]

Créer, inventer, voyager dans le temps

Claire Gatineau / J'aimerais creuser avec vous la notion de *Mémoire du futur* ou *Mémoire au futur* qui est un élément important de vos recherches.

Francis Eustache / Quand on utilise le mot mémoire, on pense plutôt au passé. Les penseurs, même les plus avertis qui ont réfléchi à la mémoire jusqu'à la fin du 19^e siècle, que ce soit dans un cadre philosophique, dans celui des premiers travaux de psychologie expérimentale ou encore celui des neurosciences, tous regardaient la mémoire comme une fonction qui permettait de mémoriser des informations diverses et de les récupérer, de les puiser dans le passé.

Les premiers travaux tangibles autour de la *Mémoire du futur* viennent des recherches faites sur les amnésiques et notamment celles d'Endel Tulving qui, dans les années 1980-90, a travaillé avec un patient qui s'appelait Kent Cochran (KC). Ce mécanicien d'une trentaine d'années avait été victime d'un accident de vélomoteur qui provoqua chez lui des lésions au cerveau, notamment dans une partie qui s'appelle les hippocampes. Ces structures ont un rôle très important dans la mémoire épisodique, qui est la mémoire des souvenirs. KC va développer un syndrome amnésique très important. Il perd ses souvenirs et n'arrive pas à en former de nouveaux. Il conserve pourtant ses connaissances sur le monde. Il y a une différence entre les souvenirs et les connaissances, c'est-à-dire, la mémoire épisodique et la mémoire sémantique. KC continue d'apprendre le monde qui s'écrit devant lui, ou avec lui. Il sait qui il est, il connaît son passé et les connaissances issues de son passé. Par contre, il ne peut pas se projeter dans son passé personnel.

CG / Se projeter dans le passé ? On utilise plutôt ce terme pour l'avenir.

FE / Se projeter dans le passé, c'est l'impression subjective de revivre un événement. La découverte qui nous interpelle plus directement, c'est qu'en plus de cela, quand le psychologue lui demande, *Comment voyez-vous le futur ?*, KC dit qu'il ne se le représente pas. Il ne peut pas se projeter dans le futur non plus. *C'est comme si j'étais dans une pièce vide, comme si je nageais au milieu d'un lac dont je ne voyais pas le bord, comme s'il n'y avait rien.* Il comprend la question et la notion de passé et de futur. Il comprend bien la notion de déroulement du temps, mais sa perturbation majeure, c'est une difficulté à voyager mentalement dans le temps. Ces grands amnésiques sont en quelque sorte, figés dans le présent. Ils se retrouvent dans un sentiment de grande solitude parce qu'ils n'ont plus accès à ce territoire intime qui est leur passé personnel. Et ils ont perdu en même temps la capacité de se projeter dans un futur plus ou moins plausible, imaginé. Le grand luxe que procure le voyage dans le temps, c'est d'expérimenter des scénarii qui peuvent être plausibles, mais aussi totalement imaginaires, fantasmatiques... On se plonge dans ses pensées et on ne prend pas de risques majeurs.

CG / Par rapport à ces termes d'invention et de réinvention, est-ce que vous voyez un lien avec ces recherches sur la mémoire, cette capacité à voyager mentalement dans le temps ?

FE / Il y a toujours un débat philosophique sur la créativité. C'est certes puiser dans le passé, parce qu'on ne part pas de rien. Il y a toujours des bribes qui vont s'immiscer subrepticement, plus ou moins consciemment d'ailleurs. Mais ce qui est très important c'est qu'on puisse se détacher du présent, être capable de s'abstraire de la situation présente, très quotidienne, voire routinière, même si le présent est en partie un guide. Mes décisions, je vais les prendre dans le présent, soit en réaction à des stimulations, des injonctions extérieures, ou alors en lien avec ma propre pensée. Cette situation va m'évoquer telle ou telle décision. Et je pense que le lien est aussi assez évident avec cette pensée future. C'est elle qui m'anime.

CG / En parlant de puiser dans le passé, vous évoquez d'une certaine manière une forme de mémoire collective sur laquelle s'appuyer pour créer. Est-elle proche de la mémoire sémantique, cette mémoire de la connaissance ?

FE / La mémoire épisodique est celle des souvenirs personnels. La mémoire sémantique est beaucoup plus générale puisqu'elle concerne à la fois le monde autour de nous et les connaissances de nous-même. Il y a aussi dans ce qui nous concerne aujourd'hui, la mémoire procédurale : des savoir-faire que ce soit dans la peinture, la musique, le cirque... Il existe tout un savoir-faire acquis, un peu routinier, qui est extrêmement important. Le musicien refait ses gammes, il rejoue ses morceaux très régulièrement pour les maîtriser parfaitement et pour pouvoir y ajouter les nuances subtiles qui vont lui permettre de s'adapter à l'orchestre, au public dans la salle, d'aller au-delà de la simple exécution et de susciter l'émotion. C'est vrai aussi chez les sportifs. Il faut que toutes ces bases soient réactivées. Et puis, il faut progresser.

A côté de ça, il y a les grandes ruptures. Si on prend l'exemple des artistes, et c'est la même chose en sciences, certains vont être capables de ruptures. Un artiste aussi important que Picasso est passé dans un premier temps comme beaucoup d'artistes par une période assez classique, puis il a eu cette capacité à ouvrir une voie nouvelle. Là, on entre vraiment dans le domaine de la créativité. Ça ne veut pas dire que le grand interprète n'est pas non plus créatif, il apporte aussi une dimension créative.

Mais l'artiste, de manière générale, ne part pas de rien. Il s'appuie sur des compétences qu'il, elle va plus ou moins mettre à l'arrière-plan pour développer son œuvre personnelle.

L'individu n'est pas seul. La mémoire n'est pas seule.

Il y a la mémoire telle qu'on l'a définie tout à l'heure : je me tourne vers mon passé, et cette mémoire me permet aussi de me projeter dans un futur plus ou moins plausible et imaginatif. Ça peut être un futur qui prépare une action à venir, très concrète, c'est-à-dire : comment je vais faire pour aller d'un endroit à l'autre de la façon la plus ergonomique possible et économique et c'est très concret, mais ça

peut être quelque chose de beaucoup plus imaginaire. Et dans ce double mouvement de voyage mental dans le temps, il y a l'irruption de l'autre et de moi avec l'autre.

Ça nous renvoie aux travaux du sociologue et philosophe français Maurice Halbwachs qui a écrit en 1925 un livre fondateur qui s'appelle *Les cadres sociaux de la mémoire*. L'idée qu'il y a derrière ce livre, c'est que tout acte de mémoire est un acte social. Le contexte de la mémoire, ce n'est pas simplement le temps et l'espace, mais c'est aussi le contexte social. Quand je fais appel à ma mémoire, je le fais dans un certain cadre social. Vous m'avez explicité le cadre de cet interview et c'est de cette façon que je m'exprime devant vous. Cette dimension collective est extrêmement importante. Si on rejoint le thème de la créativité et de l'invention, c'est vrai pour l'artiste qui est à la fois un témoin de son époque et aussi, un moteur du changement. C'est très important de situer l'artiste de cette façon

Si je prends l'exemple de Picasso, quand il peint *Guernica*, il est à Paris, réfugié espagnol et ce n'est pas facile de ne pas être dans son pays. Dans le cas présent, il y a cette relation aux autres qui sont meurtris. C'est peut-être un exemple emblématique. C'est une sorte de condensé de ce qui l'a poussé à la créativité. Il y a l'individu lui-même, il y a le contexte social et puis il y a la puissance créatrice avec une nouvelle façon de s'exprimer, de mettre sur une toile des éléments présentés de façon novatrice.

CG / Il y a le grand mystère du moment présent de la création. On essaye de mettre en place un cadre pour laisser les choses surgir. En s'appuyant effectivement sur des expériences qui ont déjà été faites, on rêve par exemple d'écrire un livre merveilleux sur telle ou telle chose, et il faut créer le cadre pour pouvoir le faire. Je vais essayer de dégager du temps pour pouvoir écrire. À quel endroit est-ce que je suis le mieux pour le faire ? Est-ce qu'il me faut du silence ou de la musique ? Et puis, il y a aussi l'interaction dont vous parliez. Par exemple, je vais donner un atelier dans une classe. J'ai ma propre expérience et j'ai envie d'emmener les enfants à un endroit plutôt qu'à un autre, pour qu'ils puissent créer à leur tour. Il y a la classe, l'enseignant.e avec qui j'ai préparé des choses, les consignes que je vais donner et puis on ne sait pas exactement ce qui va se passer. Ça c'est très mystérieux.

FE / Oui, c'est mystérieux et je n'ai pas non plus de réponse. Le fait que vous utilisiez le terme de cadre, c'est un mot qui est amusant. Le cadre, c'est ce qui entoure le tableau, puis j'évoquais les cadres sociaux de la mémoire. Ce terme du cadre est presque un synonyme du terme *contexte*. Et le contexte, c'est ce qui favorise la mémoire.

C'est assez intéressant parce que dans l'exemple que vous prenez, ce n'est pas un cadre qui va entourer une production passée, ce n'est pas un contexte qui va faire surgir des souvenirs, mais c'est un cadre qui va permettre d'élaborer quelque chose de nouveau. Comment allez-vous installer ce cadre y compris pour d'autres avec des questions comme : Qui sont les enfants de l'école ? Sont-ils dans leur école ou dans un lieu différent qui prend d'un seul coup une valeur autre où un événement va se produire, qui potentiellement va conduire à cet épisode créatif ? Ce qui va compter c'est leur imaginaire et comment vous, intervenant dans la classe, vous allez être capable, avec l'instituteur, l'institutrice qui va aussi avoir préparé le terrain, de permettre aux enfants d'adhérer à ce moment particulier ?

CG / On parle de cadre et on peut parler aussi de dispositif. Vous ne savez pas ce qui va se passer dans la rencontre avec l'autre mais vous faites en sorte que l'endroit où ça va se passer, le moment, va permettre à quelque chose de surgir.

FE / Il va générer à la fois du confort, puisqu'il faut que ce dispositif soit accueillant pour la personne concernée, pour les enfants en l'occurrence et peut-être aussi un peu d'inconfort.

Là aussi, il y a le dosage à trouver pour susciter quelque chose de nouveau, une réaction nouvelle. Et là c'est vraiment dans votre camp en tant qu'intervenant de trouver le bon dosage dans cette relation de confort-inconfort !

Notre discussion me rappelle un souvenir. J'avais assisté à des séances d'art thérapie, dans ce qu'on appelle en France des *EPHAD*, des structures pour personnes âgées et dépendantes qui souffrent de troubles cognitifs. Ce sont des patients qui sont à des stades sévères d'une maladie neurodégénérative. Certains ne parlent pratiquement plus. Ils sont dans leur chambre et ne font rien, n'ont envie de rien. Il semble qu'ils aient une vie intérieure très réduite. En tous les cas, c'est ce qui apparaît quand on les voit. J'ai

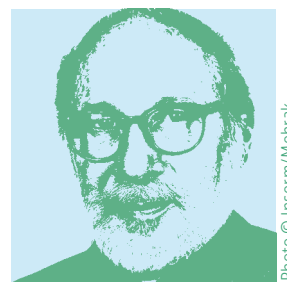


Photo © Inserm/Mehrak

Francis Eustache est neuropsychologue de formation. Il dirige une unité de recherche de l'INSERM à Caen dont le sujet d'intérêt est la mémoire humaine, ses modifications, ses pathologies, notamment dans le cadre de maladies dégénératives comme la maladie d'Alzheimer, mais aussi des syndromes mnésiques et autres affections psychiatriques, comme la dépression et le trouble de stress post traumatique.

assisté à des ateliers d'art thérapie où se pratiquaient du dessin et de la peinture, en groupes de 3, 4, 5. Le personnel allait chercher les personnes qui le souhaitent dans leur chambre, et puis elles se retrouvaient. C'était assez extraordinaire. Ce n'étaient pas du tout des personnes habituées à peindre dans leur vie antérieure, mais elles produisaient quelque chose. Ce qui était surtout intéressant, c'était la relation entre les personnes. Elles qui étaient toutes isolées, figées dans leur chambre se mettaient à interagir entre elles, à porter des jugements et cela avec beaucoup de bienveillance. Cette situation m'a réconcilié avec la nature humaine ! Il y avait là un microcosme qui était créé, fait de bienveillance. Et il y avait cette activité sociale qui se mettait en place chez des personnes qui semblaient apparemment privées de cadre social. Je trouve cette situation vraiment intéressante. Elle prend une dimension thérapeutique. En fait, on retourne le propos, on prend les choses un peu à l'envers. On voit les conséquences d'une maladie et, à partir de ces conséquences, on peut revenir un petit peu en arrière. Il ne s'agit pas d'être angélique parce que ces personnes sont toujours malades, et retournent ensuite dans leur chambre, mais ce sont des moments féconds extrêmement intéressants, reconstructifs. Je trouve cet exemple éclairant. Au-delà du moment présent, il permet une valorisation de la personne auprès des soignants et des membres de sa famille. Le contexte intègre aussi celui du futur, qui devient à son tour un horizon thérapeutique. ■

inventer réinventer

POUR JEUNE ADO EN QUÊTE DE SENS

Existe-t-il une épreuve plus traumatisante pour une adolescence hospitalisée que d'apprendre soudainement le côté incurable de sa maladie ?

La découverte de cette nouvelle va bouleverser Laila, l'étonnante héroïne du roman de Davide Morosinotto. A douze ans, elle découvre que la perte de sa vue est liée à un problème génétique neuronal. Cette maladie la pousse vers une fin prochaine. Comment accepter l'idée d'un *game over* quand sa vie n'en est encore qu'aux promesses ?

En route camarade !

La découverte du journal d'un explorateur de la forêt amérindienne va agir comme élément déclencheur. Il y est question d'une fleur inconnue aux vertus insoupçonnées. Loin de leur conter une histoire larmoyante, c'est dans une aventure flamboyante que l'auteur va donc entraîner ses jeunes lecteurs et lectrices. Tel un cinéaste féru de road movie, à la suite de Laila il n'hésite pas à leur faire parcourir des centaines de kilomètres au cœur de la Cordillère des Andes à la recherche de cette fleur aux vertus curatives. Absorbée par un mystérieux chaman capable de communiquer avec les esprits de la forêt, cette décoction florale suffira-t-elle pour mettre un terme à la cécité progressive de Laila en améliorant ses chances de survie ? Le romancier laisse progressivement deviner que cela pourrait ne pas être le cas. Ce faisant, l'accent sera mis sur l'importance du chemin à parcourir plutôt que sur son point final.

Suis-moi, tu verras bien !

El rato, le garçon loufoque qui prononce ces paroles vit à demeure dans le même hôpital où la jeune fille est en observation. Malgré son côté roublard, Laila va le suivre dans l'exploration des coins interdits de la clinique. Elle a beau être malade et lui fabulateur, à deux ils se risquent à prendre la poudre d'escampette. Même si tout semble les opposer, les voici

compagnons d'équipée. D'étonnantes rencontres ne vont pas tarder. Avec les trois frères orphelins qu'ils seront amenés à côtoyer dans leur pekepeke, typique pirogue de l'Amazone, ils formeront l'improbable équipe de bourlingueurs en quête d'un guérisseur plus habitué à fréquenter les jaguars qu'une poignée d'enfants entêtés.

Décide qui tu veux être, bats-toi !

Partis de Lima, progressant principalement à pied mais empruntant à l'occasion train, bateau ou avion, nos fugueurs mettront trois mois pour boucler leur périple initiatique. Avec la complicité du chaman finalement rencontré, nos jeunes téméraires vont oser s'embarquer dans un voyage mouvementé à la rencontre des esprits. Lors d'un rituel étrange, accompagnés de chants psalmodiés, ils seront plongés dans un sommeil tourmenté peuplé de rêves à la fois absurdes et sensés. Au sortir de cet envers de notre réalité, sonnés mais lucides, ils comprendront que les esprits peuvent révéler la véritable nature de chaque chose. Comme le dit la Sachamama, l'esprit de la forêt, *décider est un privilège rare. Cela veut dire être libre. Si on ne peut vaincre son destin, on peut néanmoins le choisir*. Le but cherché peut varier, ce qui compte c'est de se battre. En optant pour une suite autre de son devenir, Laila prend conscience qu'elle fait durablement partie de la grande magie de l'univers.

Laila ne guérira pas et El rato ne fera pas fortune. S'ils n'atteignent pas les objectifs qu'ils s'étaient fixés, une courageuse prise de risque leur permet cependant de grandir en se réinventant au fil des épreuves rencontrées. En effet, larmes, peur, colère et doute parsèmeront leur échappée sans jamais pour autant les éloigner de l'essentiel, cette solidarité qui va cimenter leur amitié. Dans ce jeu troublant truffé de voies sans issue, les émois de l'amour s'offrent aussi comme piste à explorer. Consciente que ce voyage sera son dernier, Laila s'investit alors pour garder trace de son aventure. Son plaisir de voir s'amenuisant de jour en jour, elle se met à enregistrer les voix et les bruits du monde. Objet transitionnel, son walkman capte aussi bien le bruissement du vent que le clapotis de l'eau. Dictant à son ami ses pensées, Laila se raconte donc au

fil d'un carnet de bord qu'elle prévoit de laisser en héritage. Ne pouvant survivre que par les mots et les sons, elle balise ainsi son chemin d'acceptation de sa mort en permettant aux parents et amis de garder mémoire de l'aventure de sa vie. Plus tard, à l'hôpital qu'elle va brièvement rejoindre, le vieux bibliothécaire va découvrir son journal qui commence par ces mots : *Je vais mourir. Si. C'est la vérité*. La boucle de cette fabuleuse aventure est ainsi bouclée.

Une personnalisation qui fait mouche

Leila parle en *je* et nous plonge de manière plus vivante dans ses aventures en partageant avec force frissons, espoirs et déceptions. Faisant alterner dans une approche similaire les prises de parole, c'est à une sorte de récit polyphonique que l'auteur nous convie. La multiplicité de ses personnages et de leurs points de vue dynamise son récit. Accroché ainsi aux actions qui s'enchaînent, le jeune lecteur s'amusera également à jongler avec les nombreuses illustrations proposées par une ligne graphique détonante. Cartes du ciel, tracés d'itinéraires, plans de sites, dessins d'animaux, écritures manuscrites et graphies diverses titilleront son imaginaire. Ces tracés virevoltants lui permettront de plonger fiévreusement dans ce roman qui s'appuie sur le réel contexte géographique, social et politique du Pérou de 1986. Une jolie porte ouverte pour l'enseignant qui voudrait prolonger cette lecture en proposant à ses élèves des recherches pluridisciplinaires constructives. Philosophique, archéologique ou littéraire, en forme de voyage d'étude, cette suite pédagogique s'annonce passionnante !

Jean-Marie Dubetz



La fleur perdue du chaman de K
Davide Morosinotto
Coll. Médium
L'Ecole des loisirs
janvier 2021
Spécialement
recommandé
de 11 à 13 ans



inventer réinventer THÉLONIUS ET LOLA



Photo © Pierre de Lune

Le texte de Serge Kribus faisait partie de la programmation 2020-21 de *Pierre de Lune*. Cela aurait pu se jouer dans un théâtre bruxellois. La situation sanitaire a changé les plans de tant de choses. C'était une lecture dans une salle de classe d'école.

Ll fait beau ce jour-là. C'est un matin d'avril 2021. La lecture commence à 10h30 à l'école primaire *St. Julien Parnasse* à Auderghem. Quand je sonne à la porte, la personne n'est pas au courant qu'il y a une lecture. Je dois patienter dans un grand couloir où j'observe, amusée, une longue file indienne d'enfants de 3 ans se mouvoir lentement et en silence. Chaque main sur les épaules de l'enfant de devant, serpentant comme un seul corps aux mille yeux. La personne, partie se renseigner, m'indique alors le chemin. C'est tout en haut. *C'est tout en haut, vous allez voir*, me dit-elle.

Je monte les marches au fond du couloir. Après ce long temps d'arrêt de la culture, en lien à la situation sanitaire, je goûte chaque seconde. Je suis surprise de me

rendre compte seulement à cet instant à quel point cela m'a manqué. Cette magie, cette capacité d'imaginer à la fois ensemble une histoire et de se la représenter chacun en soi... chacun pour soi, ensemble.

Et l'histoire agit en chacun de nous, inspire ou bien s'éteint, selon ce que nous avons ressenti, traversé ensemble et chacun de notre côté. Par les fenêtres entr'ouvertes, le soleil et le bruit de la cour s'invitent dans la salle de classe éveillant mes sens et ma curiosité. Une jeune femme et un homme se préparent. J'en déduis que j'ai à faire à la comédienne, Charlotte Simon, et, à l'auteur et comédien, Serge Kribus.

Les 23 enfants de 5^e primaire s'installent avec joie sur leur chaise ou sur les tables pour ceux du fond. Charlotte Simon et Serge Kribus sont face aux enfants assis à la table. Pour seul costume deux oreilles de chien qui cachent les oreilles humaines. J'apprécie ce minimalisme qui introduit délicatement le personnage. Hop! La lecture peut commencer. *Je m'appelle Lola. J'ai onze ans et demi...*

Une vague de petits rires dans le public ramène mon esprit au décalage entre le corps de femme de la comédienne et l'âge de Lola. Mais Charlotte Simon poursuit. Les yeux plantés dans les yeux de son jeune public: *Je sais bien que je suis une petite fille mais je ne suis pas si petite que ça.*

Nous plongeons ainsi dans l'univers de Lola, une petite fille à l'esprit libre, au désir ardent d'être autonome qui découvre, poussée par sa curiosité, l'univers de Thélonius, chien musicien sans collier. Nous comprenons bien comment leur rencontre se transforme vite en une amitié forte. Mais les sans colliers font peur. Une nouvelle loi vient de passer pour les chasser. *Les humains fouillent toute la ville. Partout, les maisons, les écoles, les jardins, le métro, les caves.* Lola a peur pour Thélonius et lui aussi a peur, mais pas seulement pour lui. Il redoute que les lois du moment mettent en danger Lola et sa famille quand ils souhaitent le garder avec eux.

Dans le public, la vingtaine d'enfants écoutent attentivement, tressaillent ou frémissent à certains moments du texte. Et il est admis que Thélonius peut chanter même si c'est un chien et que Lola peut se promener seule le soir dans la rue et dialoguer avec lui, même si elle n'a que onze

ans et demi. Cette histoire parle de choix, de différence, d'exil, de responsabilité. L'écriture de Serge Kribus a le pouvoir de nous ouvrir l'esprit, de décroiser des préjugés et a priori, de nous rendre curieux et intelligents. Parce que l'intelligence c'est *Sentir et traduire ce que l'on sent. C'est se faire confiance et inventer* dit Thélonius.

L'histoire se termine. Les applaudissements sont enthousiastes. Le public est enchanté.

Un enfant ouvre spontanément les échanges après la lecture: *On n'a pas dit comment s'appelaient les parents de Lola ?* Serge Kribus répond tout de suite: *Oui, c'est vrai. Quand j'écris des pièces, j'essaie de tout inventer mais je n'ai pas pensé à cette question. Peut-être vous avez une idée ?*

L'histoire s'est passée en combien de jours ou de nuits ? demande Mohamed.

C'est une très bonne question répond Serge Kribus mais au lieu de répondre le voilà retournant à nouveau la question à la classe.

Les réponses jaillissent, fusent comme des feux d'artifice: *3 jours, 5 jours, une semaine...* Et chaque réponse sera validée par l'auteur.

Serge Kribus écrit le texte, les chansons et les mélodies. Parfois il fait appel à un ami pour l'aider à inventer la musique.

Quand les enfants lui demandent ce qu'il se passe après, l'auteur invite les enfants à imaginer et à écrire les correspondances entre Lola et Thélonius ou à imaginer la suite de l'histoire. *Et vous écrivez aussi des histoires ?* demande-t-il aux enfants.

Moi je lis beaucoup pour me donner de l'imagination. J'écris comme ça de nouveaux contes et quand mes parents ne sont pas trop de bonne humeur, je leur lis des contes drôles. Alors ils ont moins de soucis raconte un enfant de l'assemblée.

Serge Kribus réagit tout ému *Je vais raconter votre histoire à un ami qui est un monsieur un peu âgé. Je pense qu'il va être très touché par ce que vous faites et ce que vous venez de raconter. Il écrit aussi pour les enfants.*

La rencontre se finit en chantant. Serge Kribus leur propose d'apprendre très vite les paroles d'une des chansons de la pièce de théâtre:

J'avais un ami

Il s'appelait Toni

On s'voyait beaucoup

On s'voyait tout le temps

Chanter, souffler

Ronger, se gratter

On était heureux,

On faisait tout à deux



Thélonius et Lola de Serge Kribus
Actes Sud-Papiers, Heyoka jeunesse,
Janvier, 2021

En 2 minutes, les paroles sont acquises par la vingtaine d'enfants. Je suis un témoin privilégié tout d'un coup du plaisir d'apprendre, d'écouter et de chanter ensemble. Je suis aussi témoin d'éclats de rire et de joie. Tout le monde s'est mis à chanter à tue-tête en osant se tromper, en riant quand il y avait un raté, en reprenant la chanson pour que cela soit bien ensemble.

Ce jour-là, la rencontre du soleil, de la lecture de *Thélonius et Lola* et des enfants ont ouvert des chemins vers un sentiment de liberté d'être et de joie de vivre. Je quitte les lieux le cœur rempli et la tête légère...

Hélène Cordier

spectacle dehors

22



Lundi 22 mars. C'est le printemps et il fait froid. Je rejoins Nicolas, mon compère dessinateur d'*Interstell'art*, devant l'Ecole 1-2 de Saint-Gilles pour une balade spectaculaire en compagnie d'une quinzaine d'enfants de 3^e et 4^e primaire.

Ces balades sont une proposition originale imaginée par plusieurs institutions jeunes publics de Bruxelles¹ afin d'offrir spectacles et ateliers aux écoles alors que la crise sanitaire tient les théâtres obstinément fermés.

La balade commence dans la petite cour de récréation de l'école où les deux circassiennes de la compagnie Hopscotch tentent d'asseoir les enfants en cercle autour de plusieurs cerceaux. Ce sont des hula hoop, expliquent-elles avant de brancher un téléphone portable à un petit baffle de poche. Le doigt glisse sur l'écran, allez hop, musique, et les voilà qui chantent, et les voilà qui dansent et qui font tourner les hula hoop autour de leur taille, de leur chignon ou, penchées en avant, de leur postérieur. Rire des enfants. *Ce sont des artistes ça ?* s'interroge l'un d'entre eux. Frisson quand elles ôtent

sensuellement leur chemise, se dévoilant en brassière – c'est vrai qu'il fait un peu frisquet. Elles se collent l'une contre l'autre pour faire tourner le grand hula hoop autour de leurs tailles fusionnées. Puis c'est en poirier que l'une d'elles le fait tourner autour de sa cheville levée. La gravité, elle est où à un moment ? demande un gamin. La journée commence bien. Nous quittons l'école.

En rang serré, nous rejoignons le parc de Forest à quelques centaines de mètres de là. Les arbres entament une timide floraison. Nous devons rejoindre une butte où nous sommes attendus pour un atelier poétique. Ça grimpe dur mais qu'importe, les enfants attaquent la pente avec vigueur tandis que les quelques adultes qui les accompagnent tentent de les suivre, essoufflés. Tout là-haut, Julie Antoine accueille les enfants et les dispose en cercle au milieu de la clairière pour leur demander ce que c'est, pour eux, la poésie. La poésie, dit l'un, c'est donner son

¹ La Roseraie, le Centre Culturel Wolubis, l'Atelier 210 et Pierre de Lune



Allez. Hop!

cœur à quelqu'un que l'on aime. Parfois, dit une autre, quand tu es triste, tu écris de la poésie et ça fait du bien. La poésie, leur dit Julie, c'est aussi du rythme et du son. Alors, quand elle leur demande à quels mots leur fait penser le mot slam, ça fuse : âme, flamme, Islam, slalom. Les mots claquent et se dansent au milieu des chants d'oiseaux particulièrement en voix malgré l'hiver qui peine à laisser la place.

Puis on dévale la pente du parc Forest pour remonter le parc Duden, à quelques mètres de là. Les marches en pierre offrent un gradin tout naturel tandis que la vue dégagée sur le Palais de Justice propose le plus classieux des décors à la performance que Teddy Guilbaud s'apprête à donner. C'est mon premier concert, annonce-t-il ému alors que les salles ont fermé leurs portes depuis plusieurs mois. Et c'est parti pour une exploration de la voix dans tous ses états : a cappella, dans un micro, séquencée et mise en boucles dans un ordinateur. Ça me rappelle le beatbox, dit

une fille bien informée. C'est ça, c'est du beatbox, répond le chanteur. Et n'hésitez pas à faire des bruits avec la bouche, leur lance-t-il pour finir – même si c'est vrai qu'en ce moment, avec le Covid, évitez de le faire dans le bus, précise-t-il in extremis.

On continue la grimpette, on regarde la vue sur Bruxelles, on s'émerveille devant les perruches qui construisent leur nid, on se perd dans les rues de Forest. Là c'est l'église où je vais avec mes parents, dit un garçon en pointant du doigt une façade en béton. Une fille, intriguée par les croquis de Nicolas, se fâche, ah mais ce n'est pas ressemblant, tu m'as dessinée comme une mamie. C'est quoi, être ressemblant ? lui dit Nicolas. S'en suit un débat sur l'éthique du dessin. Il y a trois règles, explique la fille : il faut demander la permission, il faut savoir bien dessiner et ça doit être ressemblant. Je lui demande si elle me donne la permission de la citer dans mon article. Elle me dit que oui – et tu écris que je ne ressemble pas à une mamie.

On redescend le parc de Forest. On se presse – on a pris du retard. Assis au pied d'un arbre, Yvan Bertrem joue du lulan, un instrument congolais à cordes. Les enfants se mettent en cercle et, bien que cela ne soit pas la première fois de la journée, on sent qu'ils peinent encore un peu. On n'est pas dans la culture du cercle, s'amuse le musicien. Julie Dufraisse apparaît alors derrière l'arbre et entame un conte très beau, très doux, tandis qu'Yvan s'empare de multiples instruments, carillons, noix de coco, sanza, tout en parlant une drôle de langue. Ce sont des onomatopées, dira-t-il après la performance, parce qu'avant d'avoir les mots, jadis, les gens avaient les sons.

Bon, cette fois, c'est l'heure de rentrer. *Ça vous a plu ?* je demande à une bande de filles au moment où elles s'engouffrent dans leur école. On a eu un petit peu froid mais c'était chouette, répondent-elles enthousiastes. Oui, c'était chouette. On s'est évadés. On a vu le monde autrement.

Régis Duqué

Initié dans le cadre de l'alliance culture-école et du Pacte d'excellence, le PECA, ou Parcours d'éducation culturelle et artistique, est depuis septembre 2020 d'application dans toutes les classes maternelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles et devrait arriver prochainement en primaire. Discussion autour de cet ambitieux projet mis en place conjointement par l'enseignement et la culture, avec Nancy Massart, Sybille Wolfs et Delphine Breger. Interview par Régis Duqué.

24

Nancy Massart / Le PECA c'est le parcours culturel et artistique d'un enfant sur l'ensemble de sa scolarité, un parcours nourri par l'institution scolaire, à travers un cours obligatoire spécifique (l'ECA) notamment, mais aussi par sa culture personnelle. La démarche du PECA, c'est : connaître, rencontrer, pratiquer.

Le fait que l'enfant puisse avoir une pratique créative, ça c'est vraiment une révolution. Jusqu'à présent, cette dimension était laissée à l'initiative des professeurs, ce qui posait un vrai problème d'égalité. Autre point important : le statut égalitaire entre les différents modes d'expression. Si les arts plastiques et la musique sont présents à l'école depuis longtemps, le théâtre et la danse auront désormais eux aussi toute leur place.

Régis Duqué / Nancy Massart, est-ce qu'il y a eu des déceptions par rapport au projet originel ?

NM / Oh oui, le fait que le PECA, par exemple, ne soit pas reconnu comme un domaine d'apprentissage à part entière mais qu'il passe dans le domaine *Français, Art et Culture*, donc, comme un sous-domaine du français.

Delphine Breger / Je ne suis pas du même avis. Quand j'ai lu le nouveau référentiel, je me suis dit : *Formidable, Français, Art et Culture forment un tout*. Pour moi cela veut dire qu'on ne peut pas les séparer, que l'art et la culture sont officiellement aussi importants que le français, qu'ils sont obligatoires et que donc j'ai le droit d'en proposer beaucoup.

NM / Ce qui a été compliqué, c'est de se couler dans le canevas commun imposé par l'administration. On a dû répondre à un cahier des charges extrêmement précis qui s'éloignait de notre philosophie. On a connu de vrais renoncements.

RD / Par exemple ?

NM / Il existe aujourd'hui des référentiels avec des attendus spécifiques et des balises très précises pour chaque année. Le risque est que l'on compartimente les choses, avec une liste d'attendus que l'on validerait les uns après les autres. Comment remettre du lien ? Comment créer du sens ? On sait bien que les propositions culturelles sont souvent mixtes. La danse, par exemple, convoque forcément de la musique.

RD / Sybille, ce compartimentage des attendus, c'est une inquiétude des associations qui travaillent sur le terrain ?

Sybille Wolfs / Tout à fait. Je me souviens que lorsque nous nous sommes rendus à l'une de ces réunions Alliance culture-école avec plusieurs opérateurs culturels, nous nous sommes dit : *On est en train d'aplatir toute la qualité vivante de ce qu'un*

projet artistique peut apporter dans une classe, on est en train de tout mettre dans des petites boîtes. La crainte était de voir le travail que l'on faisait depuis des années réduit à quelque chose de sec. C'est à partir de ce moment-là qu'on a commencé à essayer de rentrer dans le processus pour défendre le côté organique, vivant, poétique, intuitif, créatif d'un projet artistique qui touche à de multiples compétences et savoirs mais de manière globale, holistique.

DB / Pour moi le PECA n'a rien changé à mon travail. Avant, je devais toujours un peu m'arranger avec le programme pour justifier mes pratiques, tirer du côté de la psychomotricité quand je faisais du mouvement, par exemple, mais je reconnais que c'était parfois un peu tordu. Maintenant les compétences et les savoirs sont là et je n'ai plus qu'à les valider à partir de ce que je fais en classe. Le référentiel ne bride pas ma pratique, il la légitime, la valorise.

RD / Et le fait que les attendus soient à ce point compartimentés ?

DB / Cela ne me dérange pas parce que je pense par projet. Après, administrativement, la liste des attendus me permet de valider chaque chose que je fais globalement.

RD / Peux-tu donner un exemple de ce que le référentiel valide de nouveau ?

DB / Tout ce qui est de l'ordre de la danse et des arts du spectacle. Je suis contente de voir que les marionnettes, le mime ou le kamishibai, des disciplines que je pratique depuis longtemps, sont présents. Avant le référentiel, j'avais peur que si quelqu'un venait voir mon travail, il me dise : *Ah mais non, ça c'est accessoire*, alors que pour moi cela me semblait fondamental. J'ai l'impression que ce référentiel va rassurer et donner plus d'énergie aux gens qui travaillent déjà comme ça.

RD / Nancy, tu peux nous dire à quoi ressemble ce référentiel ?

NM / C'est un document d'une quinzaine de pages construit en savoirs, savoir-faire et compétences imposés par année. Les enfants doivent par exemple être capables de différencier la nature d'une œuvre. Est-ce une sculpture ? une peinture ? de la danse ou du théâtre ? Du point de vue des compétences, ils doivent appliquer des gestes techniques simples comme découper, coller. En primaire, on travaillera les trajectoires dans l'espace, les types de déplacements, mais aussi le rythme, la pulsation, les structures musi-



Photo © Nancy Massart

Ancienne institutrice, professeur de philosophie, Nancy Massart est également très active dans le théâtre jeune public. Depuis sept ans, elle est conseillère pédagogique au Conseil de l'enseignement des communes et des provinces (CECP) pour les Arts et la Culture. A ce titre, elle a participé à la rédaction du référentiel PECA et travaille notamment à la rédaction du programme pour le CECP.

cales, la composition d'un ensemble vocal ou instrumental.

RD / On apprendra un instrument ?

NM / Pas en tant que tel, non. Mais on pourra pratiquer les percussions corporelles, par exemple. On sera dans l'apprentissage des fondamentaux de chacun des langages afin de les mettre au service d'une expression personnelle.

RD / C'est assez enthousiasmant.

NM / Ah mais complètement. En termes d'égalité, c'est formidable. Le tout va être de voir comment accompagner les enseignants qui seront peut-être être plus frileux, qui vont avoir du mal à rentrer dans des savoirs qu'ils ne maîtrisent pas, ou peu. Sans compter qu'il ne sera pas tou-



Photo © Sybille Wolfs

Médiatrice culturelle à Pierre de Lune, Sybille Wolfs a coordonné de nombreux projets artistiques dans les écoles et travaille depuis plusieurs années dans les hautes écoles dans le cadre de la formation des futurs enseignants. Elle est devenue la personne ressource PECA au sein de Pierre de Lune.

jours facile d'amener les enfants au théâtre ou au musée. Là on se heurte à la réalité des budgets.

RD / Les associations comme Pierre de Lune vont avoir un rôle à jouer.

SW / Les opérateurs culturels bruxellois d'une part et wallons d'autre part se sont fédérés en un consortium¹ afin de contribuer à ce que le monde de l'école et le

monde artistique se rencontrent. Notre projet est notamment de chercher à toucher les zones blanches, soit des écoles ou des enseignants qui ne font pas ou peu de projets culturels, qui sont plus démunis, qui n'ont pas l'élan pour le faire. Ça va être tout un travail de les rencontrer, de les motiver. Pour quelqu'un comme toi Delphine, qui a une formation artistique, c'est une évidence : tu t'empares du référentiel, tu valides ta pratique. Moi ma crainte, c'est par rapport à tous ceux qui ne font pas d'art à l'école, ou qui en font peu, ou qui font du bricolage et se disent, voilà, on fait de l'art. Quand on voit les étudiants que nous formons dans les écoles normales, on se rend compte qu'eux-mêmes n'ont pas toujours eu la chance d'aller au théâtre, que ce soit en famille ou avec l'école.

NM / Dans le primaire, j'entends souvent que les professeurs manquent déjà de temps pour arriver au bout du programme. Les évaluations externes font paniquer tout le monde. Alors c'est vrai que le fait qu'Art et Culture devienne un sous-domaine du Français va peut-être les rassurer.

RD / Le PECA a aussi une visée transdisciplinaire. Comment amener de l'art dans d'autres matières que le français ?

DB / Dans un atelier de danse contemporaine, par exemple, lorsqu'un enfant traverse un espace, il le coupe en deux, se situe par rapport à des partenaires, trace des formes et des lignes qu'il ressent dans son corps. C'est une forme de géométrie vivante, en fait, un cours de mathématiques grandeur nature.

SW / Si les compétences transversales comme la confiance en soi, l'esprit critique, l'écoute, sont celles qui reviennent le plus souvent dans les évaluations que nous menons avec les professeurs avec qui nous sommes en projets, tu touches en fait à bien d'autres savoirs encore, les savoirs mathématiques, effectivement, mais aussi le vocabulaire, par exemple, lorsque tu leur demandes de décrire ce qu'ils ont vécu pendant un atelier. Ce sont des éléments que les enseignants vont identifier.

RD / Quel est le rôle que Pierre de Lune va être amené à jouer ?

SW / Ce nouveau référentiel pourrait donner la sensation que les professeurs vont pouvoir se passer de l'artiste. Or un enseignant ne peut pas se substituer à un comédien ou à un danseur. Il y a quelque chose du vivant, du poétique qui est à défendre. Lorsque j'interviens dans les écoles normales, je me rends compte que les jeunes étudiants ne mesurent pas le fait que monter une scène de théâtre, c'est un métier, qu'il faut des outils, des



Photo © Delphine Breger

Delphine Breger a étudié les arts plastiques et le théâtre, domaines dans lesquels elle a travaillé pendant une dizaine d'années comme accessoiriste et metteuse en scène. Il y a seize ans, elle devient institutrice maternelle à l'Ecole Arc-en-ciel de Forest où elle intègre la pratique artistique à son enseignement. Depuis un an, elle enseigne à l'école Nos enfants à Bruxelles.

compétences. Chaque art est un langage.

RD / C'est complètement différent de nourrir un atelier par une pratique artistique que d'appliquer une recette. D'où l'importance de la rencontre entre les professeurs et les artistes.

NM / Et c'est là que ça peut vite se révéler compliqué. Des enseignants n'auront pas forcément la possibilité ou l'envie d'accueillir des artistes, ça peut générer des craintes face à leur statut dans la classe.

SW / Pour un artiste non plus ce n'est pas évident. Tous n'ont pas les compétences pour intervenir dans les écoles.

DB / Dans les formations que j'ai suivies avec Pierre de Lune, les artistes et les enseignants sont mélangés et c'est formidable. Il n'y a pas d'un côté l'artiste qui sait danser et l'enseignant qui sait enseigner, non. On se rend compte qu'on a beaucoup de choses à partager. C'est très riche comme partenariat.

RD / Ce qui semble compliqué, finalement, c'est la massification d'un travail que des associations comme Pierre de Lune mènent depuis longtemps déjà.

NM / Quand j'étais enfant, j'avais des cours de musique, j'allais au concert voir la 9^e de Beethoven, mais tout ça a été bien souvent abandonné avec le temps. Si ces dernières années l'art et la culture étaient bien présents dans les socles de compétences, dans les faits, ce n'était pas toujours pratiqué. Aujourd'hui le côté obligatoire est remis en avant. Est-ce la meilleure manière de faire ? Sans doute que non. Mais je pense qu'il faut prendre le risque. C'est un vrai projet de société. Et comme toutes les réformes, cela prendra du temps. ■

¹ Sous son nom actuel le Consortium bruxellois inclut le Réseau des Arts à Bruxelles (RAB), Brussels Museums, le Réseau des bibliothèques publiques francophones, la Fédération des Arts Plastiques, l'Association des médiateur.trices culturel.le.s professionnel.le.s (AMCP), Pierre de Lune, le Théâtre de la Montagne magique, les Jeunesses Musicales de Bruxelles, PointCulture Bruxelles, La Roseraie, et la Concertation – Action culturelle bruxelloise. Le Consortium bruxellois a, à lui seul, pour mission d'accompagner le développement du PECA, dans les 3 années à venir, dans les 350 écoles fondamentales francophones de la capitale. Cela représente au total 125 000 élèves, soit près de 25 % des élèves du fondamental en Fédération Wallonie-Bruxelles.

JT 2050

Depuis les marches pour le climat, le point de vue des adolescents m'intrigue. Les médias parlent pour ou contre eux. Ceux qui savent traduisent leurs paroles parfois avec respect, parfois avec mépris, souvent en mettant tout le monde dans le même sac. Quelques initiatives alors permettent de nuancer l'image des jeunes en leur donnant la possibilité d'avoir une parole publique. Par exemple, *Philosophie magazine* d'avril 2021 consacre un numéro complet aux jeunes de 15 ans s'exprimant sur des questions telles que : *quand commence-t-on à être vieux ? Comment se situer dans la société quand on a un pied dans l'enfance et un autre dans le monde des adultes ?*

Aussi, dans mon quotidien, j'observe des adolescentes et adolescents qui cherchent à élaborer une pensée critique, à développer leurs ressources individuelles tout en tissant un lien social. J'observe encore leurs inventions pour articuler leurs libertés en fonction du cadre que nous, parents, école, société, imposons.

Bref ! Nos adolescents petits et grands ont bien une parole, une pensée critique qui palpite en eux. Ce qui manque, diraient les ambassadeurs d'expression citoyenne, ce n'est pas de leur donner une place ou la parole, mais, c'est bien d'avoir une réelle écoute de ces jeunes. Une écoute sans a priori.

Il faut se rendre à l'évidence. Mes réflexions flottent entre l'individuel, le collectif et l'institutionnel. Ne serions-nous pas alors au cœur des questions du vivre ensemble ?

Même si tout cela reste encore bien vaste et d'autant plus que cela restera sans réponse, ces considérations gardent cependant toutes leurs saveurs. Car elles me permettent de découvrir qu'elles sont

aussi au cœur des préoccupations de l'ASBL *Bruxelles Laïque* ce qui attise ma curiosité autour d'un de leurs projets : le *JT 2050*.

Ce journal télévisé futuriste s'inscrit dans le cadre de *LA FABRIK TAKTIK*, festival participatif, culturel, politique et citoyen à destination des 13-17 ans, conçu pour et par eux. De ce festival *TAKTIK* qui devait avoir lieu en 2021 et qui sera reporté en février 2022, plusieurs projets aboutissent dont celui du *JT 2050* en partenariat avec le *Théâtre National Wallonie-Bruxelles* et l'ASBL *Bruxelles Laïque*.

Ce journal télévisé est un projet culturel et artistique qui s'est construit via des ateliers conduits de main de maître par Fabrice Murgia, Vincent Hennebicq et Emilienne Tempels. Ces ateliers ont permis à 380 élèves de la 3^e à la 6^e secondaire, soit 21 classes bruxelloises d'imaginer et d'écrire l'actualité et les questionnements sociétaux projetés en 2050 à travers un journal télévisé futuriste d'une quarantaine de minutes.

Les sujets se déclinent en différents thèmes comme, par exemple, la conférence de la première humaine immortelle, les 10 ans de la dénationalisation de l'Amazonie, le discours de mi-mandat de la présidente Nour qui propose la création de villes Kangourous pour abolir les homes des personnes âgées, le score de citoyenneté et un collectif luttant contre les caméras de surveillance dans les espaces publics, l'algorithme scolaire qui impose à chaque jeune l'orientation de leurs études, la pilule pour dormir 45 minutes seulement, ou encore le procès du robot soignant Lirl 3.1 car il a brisé la nuque de son créateur, etc.

Pour en savoir plus, je suis allée à la rencontre de deux adolescents de 14-15 ans impliqués dans le projet. C'est Carla Gillespie, l'animatrice socio-éducative de

l'ASBL *Bruxelles Laïque* qui a organisée l'interview avec Jules Thiran et Firdaousse Moulathoum, tous les deux membres du Comité des jeunes qui organise le festival *TAKTIK*. Jules a joué le journaliste qui présentait le *JT* et Firdaousse a co-écrit avec sa classe et a joué la journaliste de terrain qui accueille un revenant de l'Amazonie.

Chaque jeune qui souhaitait participer à l'aventure avait la mission de se mettre en contexte et d'imaginer être en 2050, d'imaginer aussi l'environnement de ce futur et d'en estimer les enjeux contemporains. Le but était ensuite d'écrire ensemble un texte mis en scène. Chaque thème avait sa spécificité et sa technique d'écriture adaptée au sujet. Chaque thème avait son groupe de travail.

Carla Gillespie précise tout d'abord que le projet avant l'arrivée de la Covid-19 devait être une assemblée internationale de jeunes qui pouvaient, en forum, intervenir ou témoigner de leurs vécus, de leurs difficultés, etc. au *Théâtre National*. Puis, la crise sanitaire a obligé Fabrice Murgia à remanier le projet et l'idée du *JT* a émergé. Cela permettait de faire des capsules vidéos par école et par thème. Ainsi dans les studios de *BX1* et avec la complicité d'une de leurs équipes, le journal télévisé 2050 a pris forme.

Firdaousse m'explique : *Pour moi, l'aventure a commencé à l'école, l'Institut des sœurs de Notre-Dame à Anderlecht. Mon professeur d'histoire et géographie m'a proposé de participer à l'écriture d'un scénario. Cela m'intéressait bien. Le thème de l'Amazonie faisait partie du cours de l'année et il a été imposé en quelque sorte. Fabrice Murgia et ses deux autres collègues sont venus nous expliquer l'idée de ce JT et nous avons ensuite*

Quelle est la place des jeunes de 13 à 17 ans dans la société d'aujourd'hui ? Quelles sont leurs attentes, leurs besoins et envies ? Comment rêvent-ils le monde ?

passé plusieurs cours à réfléchir et travailler à ce que pouvait être une utopie de la forêt amazonienne, comment nous pouvions l'imaginer et la rêver en 2050 ? Fabrice Murgia, Vincent Hennebicq et Emilienne Tempels sont venus par intermittence pour soutenir le travail en cours. Puis l'écriture achevée, nous avons filmé tout ça près du canal.

Douze thèmes ont été travaillés préalablement par les trois artistes et ont été ensuite proposés aux groupes de travail en classe. Sur les 21 écoles, ensuite, des personnes ont co-écrit et parmi elles certaines ont été choisies pour l'interprétation des rôles.

Jules, lui, est arrivé plus tard. Il n'a pas participé à l'écriture du scénario et ce n'est pas par son école qu'il a été introduit dans le projet. Il raconte : *Carla est venue à mon cours d'impro et nous a expliqué le projet. J'ai tout de suite été intéressé. Je suis rentré au Comité d'organisation du festival TAK TIK. Grâce à mon expérience en théâtre, j'ai été alors choisi pour présenter le JT 2050.*

La question méthodologique du processus et du résultat dans la mise en place d'un projet est cruciale. Dans mon expérience, le processus valorise la prise de conscience des étapes de travail et des liens entre les éléments. Pour moi, le processus est le fondement de la démarche artistique car il permet de laisser la place à l'humain et à l'expérience de se développer. C'est une porte ouverte sur la complexité de la créativité et l'inattendu. Mais la représentation du projet ne donne pas nécessairement à voir un résultat, un produit fini et cela a pu souvent provoquer chez moi un sentiment de non abouti, ou d'insatisfaction. Processus et résultat seraient un peu comme deux aimants aux pôles opposés. Aussi, toute la difficulté d'un projet pensé pour sa représentation est de ne pas évacuer ce processus, de ne pas écraser l'humain. Mais est-ce réelle-

ment possible ? Car tout projet est soumis à une temporalité précise et à un budget qui conditionne la méthodologie.

Il n'y a pas à dire, la diffusion du projet sur BX1 impose une qualité du résultat. Et le JT 2050 relève le défi. Il est très bien pensé, monté et joué. Je me questionne alors sur la méthode de travail qui a été à l'action. Comment agencer le processus de création aux exigences d'un résultat sur ce projet d'envergure et complexe ? Et quelle a été la place des jeunes dans les décisions à prendre tout au long du projet ?

Carla me répond : *Ça n'a pas été des conditions optimales. La situation sanitaire a réduit tous les contacts. Tous les événements, organisés par le comité J, étaient en virtuel. Ce n'est qu'à partir de janvier 2021 que nous avons pu nous voir en présentiel. Ces contraintes ont fait qu'à un moment donné nous avons été obligés de prendre des décisions ou de prémâcher le travail alors que nous voulions, au départ, que tout cela se fasse avec les jeunes. Sinon, cela aurait été trop épuisant et impossible à mettre en place.*

D'après le témoignage de Carla, ce qui motive *Bruxelles Laïque* dans ce projet mais aussi à travers tous les événements du festival TAKTIK est de créer un rapport d'égalité avec les jeunes. Cela s'inscrit dans un processus. La mission des artistes, dans ce cadre, devait être nécessairement plus concentrée sur le résultat. Jules témoigne : *C'est vrai que Fabrice Murgia avait des obligations pour que le JT ressemble esthétiquement et artistiquement à quelque chose de cohérent. En cela, il ne pouvait pas accepter toutes les idées des jeunes.*

Carla complète : *L'ASBL Bruxelles Laïque et le Théâtre National Wallonie-Bruxelles ont les moyens techniques et financiers mais les jeunes ont les idées. Tout l'enjeu de ce Festival au-delà du JT 2050 est de pouvoir créer un terrain d'entente, une collaboration adultes-jeunes pour que personne ne se sente écrasé. Il ne s'agit pas de donner toute la place aux jeunes ou aux adultes. Alors, dans cet équilibre relationnel délicat, chacun a sa place.*

Et Firdaousse confirme : *Au début, j'ai été vraiment étonné qu'on nous invite à donner notre avis pour un projet aussi important. À l'école, les adultes donnent le travail et les élèves le font. Sinon, ils ont des mauvaises notes. C'est tout. On ne veut pas forcément connaître mon avis, mes choix, mes préférences. Sur ce projet, même pour les détails, on nous demande notre avis et ça, c'est super chouette !*

Au final, après le JT 2050, le festival est prévu le 12 et 13 février 2022. Jusque là, Jules, Firdaousse et tous les jeunes faisant partie du comité J seront occupés à organiser les différents événements du festival. L'ambition pour la suite serait que le festival se reproduise chaque année. Un comité J serait mobilisé un mois avant la date du festival pour penser la programmation, organiser et communiquer autour de l'événement. Le comité J se reforme chaque année de manière différente car tous les membres du comité qui auront 18 ans devront laisser la place aux plus jeunes.

Il est important que la parole des 13-17 ans soit mise en avant médiatiquement et politiquement. Et l'ASBL *Bruxelles Laïque* cherche, à travers toutes sortes d'actions, à donner des outils aux jeunes pour qu'ils puissent avoir les moyens de se faire entendre.

Hélène Cordier

L'ACTEUR ET LE FOOTBALLEUR

par Didier Poiteaux

1^{ère} mi-temps : 24 juin

le footballeur / Alors, heureux, on redévient essentiel ?

le comédien / Plus ou moins, enfin on desserre la bride sur la culture.

Tu es prêt pour le festival d'Avignon alors ? J'attends le résultat de mon test PCR. Jamais la composition de la flore nasale n'a revêtu une telle importance dans toute l'histoire de l'humanité je crois. C'est vrai, non ? Jamais je me suis soucié de qui peuplait mes sinus, même en période de rhinopharyngite aiguë, ou de sinusite chronique. Je stresse depuis des semaines.

Si parmi ce microcosme, se trouve, là tapi dans l'ombre, le vilain SRAS COV2, l'hideux brin d'ADN encapsulé façon jouet anti-stress à picots pour chien-chien d'appartement névrosé, alors tu peux dire au revoir au festival d'Avignon mon pote. Si c'est le cas, faut positiver, car tu pourras regarder les matchs de foot à la télé. Tu te souviens du numéro de mon maillot au moins.

Non.

13.

Ça existe ?

Pour les remplaçants.

Et ça porte bonheur ?

2^{ème} mi-temps : le 6 juillet

Le bonheur fut de courte durée finalement.

Vous avez perdu 2-1 c'est ça ?

Sois pas rabat-joie s'il te plaît. De Bruyne s'est blessé, et Hazard...

Quoi Eden ?

Rien, Martinez aurait dû me faire monter sur le terrain surtout !

Ça je te le fais pas dire, c'est toi le plus fort Matz ! ...

Flatteur ! Parle-moi de toi plutôt. Comment ça se passe ce début de festival d'Avignon ? C'est incroyable d'être ici. Depuis tout ce temps. Le plaisir se mêle à la crainte, au fur et à mesure que les rues se remplissent et que les jours s'égrènent, comme si revenir aux joies d'avant, à l'insouciance, n'était plus possible, puisque quand même nous sommes après. Après une année de jachère, une année de barrières, toujours pas tombées malgré l'accalmie ceci dit. Une année de distance, de montagne russe : jouera, jouera pas. Et tout à coup, les PROJOS arrivent, se perchent et s'allument, tout à coup le public est là, l'émotion, le plaisir, être ensemble à 100%. Je me sens comme une particule en évasion, venue avec tant d'autres, se ressourcer

à la vitale énergie estivale du festival.

J'entends que ça te requinque. On dirait Lukaku après son penalty !

J'espère juste qu'on pourra jouer jusqu'au bout, ne pas être stoppé en plein vol. Toujours cette épée de Damoclès.

Je te comprends c'est comme ne pas aller au bout du match.

Horrible.

3^{ème} mi-temps : 22 juillet

Pourquoi le 21 ? Pourquoi ? Ils pouvaient quand même attendre 8 jours de plus non ?

Ben l'Euro est fini et le Festival de Cannes aussi. Le temps du pass sanitaire était donc venu, non ? S'il faut attendre la fin de tous les festivals on ne la mettra jamais en place, cette mesure essentielle.

J'oublie toujours que je ne dois pas t'appeler si je veux qu'on me remonte le moral. Il y avait déjà moins de monde alors maintenant il ne va plus y avoir personne ! Les gens vont être découragés. A ton avis, est-ce notre rôle de contrôler les entrées ?

Avons-nous un autre choix que d'obéir ?

C'est bien là toute la question. Que faire devant les injonctions que nous recevons ? Car après les théâtres sont prévus les restaurants, les bars, les salles de sport et donc les stades de foot.

Bah les gens peuvent regarder les matchs à la télé, s'ils ont pas de pass, c'est kif !

Ce que tu peux être agaçant Matz. Dis-moi, faut-il faire appliquer les injonctions sans y réfléchir ? Obéir aux ordres sans raisonner, sans tenter de trouver les interstices, sans essayer de maintenir le lien, l'humain, la culture, le collectif, la liberté ?

Toujours avec tes grands mots et tes idéaux toi ! Je sens la citation arriver.

Tu me connais bien ! La voici, c'est Deleuze : Croire au monde, c'est ce qui nous manque le plus ; nous avons tout à fait perdu le monde, on nous en a dépossédés. Croire au monde, c'est aussi bien susciter des événements même petits qui échappent au contrôle, ou faire naître de nouveaux espaces-temps, même de surface ou de volume réduits... c'est au niveau de chaque tentative que se jugent la capacité de résistance ou au contraire la soumission à un contrôle. Il faut à la fois création et peuple.

Purée c'est aussi ce que dit Martinez : *Si je n'apporte plus rien, je jette l'éponge.*

Mais oui. Place des Carmes, un bar a installé un tableau où il est inscrit : Je ne suis ni flic, ni médecin. Je ne suis qu'un bar. Fermeture

à partir du 1er août. Personnel au chômage.

Aussi, J'ai parlé à une employée de billetterie : Mais je vais demander aux gens des choses horribles, c'est pas mon travail ! Je ne contrôlerai pas les identités, j'aurais l'impression de violer le secret médical.

Pourquoi tu n'arrives pas à comprendre que c'est momentané et nécessaire toutes ces mesures ? On ne va pas réouvrir des hôpitaux, ni des lits, ni changer le cap néolibéral de la politique. Donc il faut bien faire en sorte que ce ne soit pas la bérézina. *There is no alternative*, tu le sais bien. Avant, la politique de santé c'était soigner les gens, dorénavant ce sera les obliger à ne pas tomber malades.

Tu parles pas comme un footballeur là !

Pourquoi, parce que tous les footballeurs sont des décérébrés ? Idem pour leurs supporters évidemment ! Il n'y a que chez les artistes qu'on a des intellectuels, c'est bien connu.

Tu as raison, pardon pour le cliché.

J'ai l'habitude, passons. Peut-être que le public n'y voit pas d'inconvénient à ces contrôles ? Peut-être même que c'est le contraire tu sais ? On peut pas savoir. Peut-être que pour beaucoup, mesures sanitaires et sécuritaires sont les deux mamelles du bonheur sur la terre !

T'es cynique en fait.

Non juste frustré. J'ai pas quitté mon banc de touche et on a perdu les quarts de finale. Toi, tu joues au moins, et tu vas voir des spectacles.

Hier je suis allé voir un spectacle dans le In, c'était à Vedene, à l'extérieur de la ville, donc faut y aller en bus. Contrôle 1 le ticket de bus. Quand tu arrives, contrôle 2 le pass sanitaire. Contrôle 3 ton sac. J'ai ma gourde. Contrôle 4 je dois boire une gorgée pour prouver que c'est bien de l'eau. Contrôle 5 le ticket. Mon appli ne s'ouvre pas, alors je dois aller au guichet. Contrôle 6 ma carte d'identité pour avoir un billet. On me l'imprime. Entrée en salle. Contrôle 7 mon billet à nouveau.

Et sinon le spectacle était comment ?

De la danse. Magnifique ! L'histoire d'un mouton qui veut devenir humain.

Tu veux dire l'inverse ? Un humain qui veut devenir un mouton !

Non, un mouton qui sort de son troupeau pour venir chez les humains et qui se métamorphose en homme.

Drôle de pitch. Faut que je voie ça. Quand ça passe à Bruxelles, tu me fais signe ?

Ouais-êêê ouais-êêê !



sursaut

[pour relever les défis]

Inventer, réinventer, préserver.

Et voilà une nouvelle rentrée, voilà une nouvelle saison qui commence.

Et cette fois ci, on ne peut plus suivre le cours des choses et faire comme avant. Comme pendant un déménagement ou après une rupture, on doit faire le tri, garder ce que l'on souhaite, délaissier ce qui nous épuise et inventer de nouveaux projets communs.

Et sans doute on le fait tous à notre manière, certains marchent pour changer de cap¹ et d'autres, bénévoles et à une échelle locale, s'attachent à restaurer un tissu social éclaté.

On sait qu'à minima on devra être soucieux et *prudent de nature*, et puisque cette crise a touché la planète entière, prendre enfin conscience que notre aventure est commune, garantir à tout prix la diversité humaine et permettre à tous ces humains la même circulation qu'on offre à tous nos produits de consommation.

La saison dernière, le secteur jeune public s'est réinventé; il a chanté, tôt le matin, devant les écoles; il a créé des formes adaptées à une salle de classe, proposé des lectures, emmené les enfants en balade au départ de leur école, joué en rue au pied des immeubles.

De ces expériences on gardera certainement la force de la présence du jeune public dans l'espace public et les rencontres inattendues avec des spectateurs de passage.

Les compagnies jeune public se sont ensuite retrouvées à Huy; une édition riche, conviviale, des projets qui, heureusement, n'abordent pas la crise, mais parlent du monde par le prisme de l'intime, du rapport à l'autre, un rapport qui efface la compétition, exalte joyeusement la coopération.

De retour à Huy, une évidence, il faut préserver nos maisons. Nos maisons de théâtre, ces lieux qui fabriquent du rêve, du rire et de l'imaginaire. Ces lieux où les pass sont des abonnements, ces lieux où l'on vit des moments uniques et des moments suspendus – ce silence qui se fait de manière collective juste avant que le spectacle ne commence, ces secondes juste avant qu'un premier spectateur ne joigne ses mains pour applaudir.

C'est dans nos foyers et dans nos salles qu'on doit retrouver nos spectateurs, les familles et les classes.

Dans un récent interview, la philosophe Ilaria Gaspari² constate que la pandémie et les confinements ont été un moment de retour sur soi pour la plupart d'entre nous, mais que *le processus par lequel on devient soi ne peut se penser que dans notre rapport aux autres, dans l'acte de se reconnaître dans les autres. Pensez par exemple que nous ne voyons jamais l'émotion, les larmes ou le sourire qui surgissent sur notre propre visage. Nous ne voyons les émotions que sous les traits des autres, ce qui donne la mesure de l'importance qu'ils ont pour nous.*

Cette communion a bien lieu dans une salle de théâtre, avec nos proches, nos amis, en couple, mais aussi avec des inconnus, avec nos contemporains qui se rassemblent pour un moment.

Il y a là le début d'une solidarité.

Christian Machiels

¹ Comme le projet *Les Grandes Enjambées*, voir Interstell'art no. 6.

² Auteur de très belles *Leçons de bonheur* ouvrage paru récemment chez PUF.



AUDACE! Ô ESSENTIELS!
DE QUEL ÉLAN DOSÉ
CE JARGON DISTANCIÉL
EMPÊCHE DE TOUT OSER?



Dessin © Nicolas Viot

colophon

Qui forme l'équipe de rédaction?

Notre collectif de rédaction rassemble des personnalités liées au monde de l'enseignement, du journalisme, de la psychologie, de l'art et de tout ce qui touche à la transmission. Leur attention se porte tout particulièrement sur les enjeux liés à la place de l'art et de la culture à l'école, sur les scènes et dans la société plus largement. Ayant un rapport privilégié avec différentes formes d'écriture, c'est avec curiosité et engagement qu'elles poursuivent depuis plusieurs années cette aventure de réflexion au sein d'*Interstell'art*.

L'équipe rassemble Hélène Cordier, Jean-Marie Dubetz, Régis Duqué, Claire Gatineau, Hélène Hocquet, Didier Poiteaux, Nicolas Viot et Sybille Wolfs. Le graphisme est conçu et réalisé par Ulla Hase.

La comédienne et auteure Julie Antoine et l'illustratrice Anne Brugni nous ont rejoints pour ce numéro.

Anne Brugni

Cette année, nous avons choisi d'inviter une dessinatrice ou un dessinateur à travailler sur l'ensemble du numéro. C'est avec Anne Brugni, qui avait déjà eu l'occasion de collaborer avec *Pierre de Lune*, que nous avons cheminé.

Anne partage son temps entre l'illustration, la céramique et l'animation d'ateliers pour enfants.

Bonjour, son premier livre (prix de la petite fureur), puis *Chemin* sont faits de collages, d'aquarelles, de matières peintes. Tous deux sont consacrés aux éléments et offrent une narration aux couleurs vives, aux compositions abstraites qui tracent pour chacun une histoire.

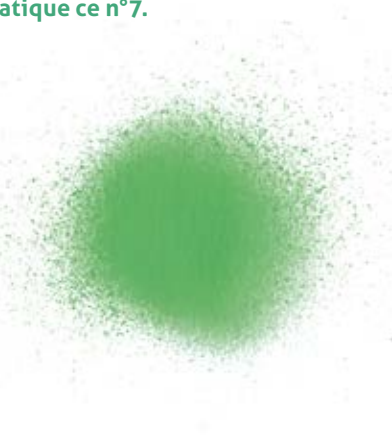
L'un et l'autre sont écrits par le musicien McCloud Zicmuse. Leur plus récente collaboration prend forme avec *Festin*, édité en 2021, toujours aux éditions *L'Articho*. Il raconte la fabrication du pain, de la graine à la table.

Ici, plutôt que d'illustrer certains articles de la revue, nous lui avons proposé de la traverser et d'y tracer un chemin fait des deux verbes, *inventer* et *réinventer*.

Anne a choisi les techniques de l'aérographe et du collage. Ses couleurs vives sur fond blanc, la succession de pleines pages où jouent, varient de mêmes formes qui s'agencent et se réagencent donnent une énergie à ce numéro.

La maquette s'est faite au fil des jours dans un dialogue entre Anne et Ulla Hase, la graphiste de la revue.

C'est donc le fruit d'une rencontre, d'une invention, qui à sa manière tente de donner forme et d'interpréter graphiquement la thématique ce n°7.



L'ÉQUIPE PERMANENTE

Christian Machiels Direction
Lætitia Jacqmin Adjointe de direction
Sybillé Wolfs Médiation | Formations & Hautes Ecoles
Manon Marcéls Médiation | Formations & ateliers longue durée
Hélène Hocquet Médiation | Ateliers longue durée
Elsa Wittorski Médiation | Ateliers ponctuels, soutien administratif & à la programmation
Elyane Meyers Relations public scolaire fondamental & soutien à la communication
Manon Custodio Chargée de communication, relations publics associatif, scolaire secondaire & tout public
Maggy Cesar Paixao Secrétariat et réservations
Serge Devergnies Responsable technique
Juan Rivera Régie

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Serge Rangoni Président
Claudine Lison Vice-présidente
Françoise Jurion Secrétaire
Maggy Wauters Trésorière

Membres:

Sophie Berlaumont, Carole Bonbled, Juliette Bonmariage,
Eric De Staercke, Guillaume Defossé, Murielle Deleu, André Drouart,
Jean-Michel Haerten, Bernard Ligot, Delara Pouya, Claire Renson-Tihon,
Sylvie Risopoulos, Julien Sigard, Sylvie Somen, Vincent Thirion,
François Tricot, Milena Valachs, Annie Valentini, Hadrien Wolf

PIERRE DE LUNE BÉNÉFICIE PAR AILLEURS
DE L'AIDE RÉCURRENTE de la Fédération Wallonie-Bruxelles,
de la Commission communautaire française,
du C.C. Le Botanique, de Wallonie-Bruxelles International

REMERCIEMENTS

Cette revue est réalisée avec l'aide
de la Commission communautaire française



PIERRE DE LUNE

Rue Royale 236
1210 Bruxelles
+32 2 218 79 35
contact@pierredelune.be
www.pierredelune.be

Rédactrice en chef
Claire Gatineau
Graphiste Ulla Hase
Imprimeur
Impresor-Ariane Bruxelles

Editeur responsable
Christian Machiels
Rue Royale 236
1210 Bruxelles

Illustration © Anne Brugni

